

TREIZE ETOILES

N° 12 - 5^e année

Reflets du Valais

Décembre 1955



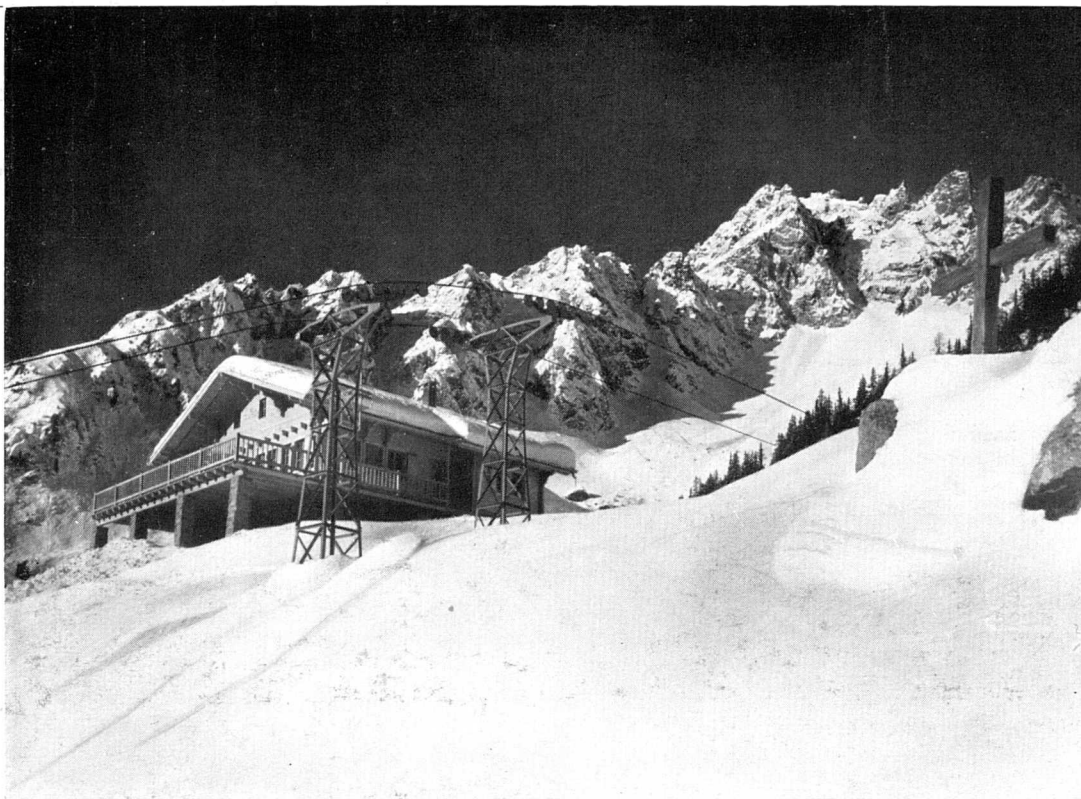


Photo O. Darbellay, Martigny

*Au-dessus
de la brume
et du brouillard*

LA CREUSAZ

s / Les Marécottes-Salvan (1800 m.)

*Panorama sans égal
du Mont-Blanc
à l'Eggishorn*

par le

chemin de fer Martigny-Châtelard-Chamonix

ou par la

pittoresque route à autos Martigny-Salvan-Les Marécottes, qui aboutit à la station inférieure du

Télesiège de la Creusaz (1100-1800 m.)

Des billets spéciaux à prix réduit, pour la gare des Marécottes, sont délivrés par les gares C.F.F. de Genève, Lausanne, Vevey, Montreux, Martigny.

Les magnifiques champs de ski de la Creusaz sont accessibles par le

Télési de Golettaz (1800-2300 m.)

qui prolonge le télesiège et ouvre aux skieurs des pistes idéales dans le vaste amphithéâtre dominé par le Luisin (2788 m.), le Perron (2636 m.) et le Tsarvo (2635 m.).

Deux pistes de descente relient la Creusaz aux Marécottes et à Salvan. Ecole suisse de ski.

Un grand restaurant

est ouvert à la Creusaz depuis le 1^{er} janvier 1954. Le touriste, comme le gourmet, y trouvent à des prix très modérés, au bar et à la salle, un choix de spécialités.

HOTELS ET PENSIONS DANS LES STATIONS DE LA VALLEE :

SALVAN Hôtel Bellevue
— des Gorges du Triège
— de l'Union
Pension du Luisin
Pension d'enf. Gai-Matin
— — Les Hirondelles
— — Le Moulin
— — Mon Plaisir

LES MARECOTTES
Hôtel Belmont
— Jolimont
— des Marécottes
Pension de l'Avenir
— du Mont-Blanc

A la station: patinoire, téléski d'exercice.

LES GRANGES
Hôtel Gay-Balmaz
Pension Mon Séjour

BIOLEY
Pension Le Chalet

NOMBREUX CHALETS LOCATIFS

Renseignements et prospectus par les Sociétés de développement de Salvan et des Marécottes.

Pour le télesiège de la Creusaz : tél. 026/6 57 77 ou 6 58 66 et 6 59 36. Pour le restaurant de la Creusaz : tél. 026/6 57 78.



Vos vacances d'hiver inoubliables à **ZERMATT** 1620 m.

le centre idéal de sports au cœur des Alpes. A l'abri des vents avec une durée d'insolation maximum. Tous jours une neige et une glace favorables. D'innombrables pistes de descente pour tous les goûts avec les commodités qu'assure un équipement mécanique complet. Le chemin de fer du Gornergrat (3089 m.), le télésiège (2280 m.) et le skilift de Blauherd (2602 m.) vous amènent confortablement à votre point de départ. Hôtels et pensions pour toutes les bourses vous soignent au maximum et vous garantissent un séjour heureux. Ecole suisse de ski dirigée par Gottlieb Perren, assisté d'instructeurs diplômés. 6000 m² de patinoire. Curling. Mars, avril et mai : les excursions zermattoises de ski.

HOTELS	Lits	Prix de pension	Prix forfaitaires (7 jours tout com.)	HOTELS	Lits	Prix de pension	Prix forfaitaires (7 jours tout com.)
Seiler's Mont Cervin	150	20.— à 34.—	175.— à 283.50	Weisshorn	40	12.— à 16.—	105.— à 133.—
Seiler's Villa Margherita	55	18.50 à 30.—	164.50 à 252.—	Alphubel	35	13.50 à 20.—	119.— à 171.50
Seiler's Victoria	180	17.— à 26.—	154.— à 224.—	Kurhaus St. Théodul	30	16.— à 28.50	140.— à 238.—
Schweizerhof	60	17.50 à 26.—	158.— à 217.—	Mischabel	30	12.50 à 17.—	112.— à 143.50
National-Bellevue	190	17.50 à 26.—	158.— à 217.—	Breithorn	29	12.50 à 17.—	112.— à 143.50
Beau-Site	90	17.50 à 26.—	158.— à 217.—	Alpenblick	28	12.50 à 17.—	112.— à 143.50
Gornergrat	70	13.50 à 18.—	119.— à 154.—	Schönegg	28	12.50 à 17.—	112.— à 143.50
Matterhornblick	66	13.50 à 18.50	119.— à 157.50	Walliserhof	24	13.50 à 20.—	119.— à 171.50
Julen	64	13.50 à 20.—	119.— à 171.50	Welschen	24	13.50 à 19.—	119.— à 164.50
Perren	60	17.50 à 26.—	154.— à 217.—	Alpenrose	20	12.— à 15.—	98.— à 119.—
Perren Dépendance		16.— à 22.50	140.— à 189.—	Gabelhorn	18	11.— à 15.—	98.— à 119.—
Dom	50	13.50 à 19.50	119.— à 168.—	Tannenhof	15	11.— à 15.—	98.— à 119.—
Christiania	45	16.— à 22.50	140.— à 210.—	Pollux	14	13.50 à 18.—	119.— à 154.—
Rothorn	45	12.50 à 17.—	112.— à 143.50	Fluhalp	20	14.50 à 17.—	119.— à 138.60
Sporthôtel	45	13.50 à 18.—	119.— à 154.—				
Testa Grigia garni	45	chambres	42.— à 70.—				
Abendruh	40	12.50 à 17.—	112.— à 143.50				

SUR ZERMATT Seiler's Riffelalp Restauration (2313 m.)
Seiler's Schwarzsee Skihütte (2589 m.)

Informations par les Agences de voyage, les Agences de l'Office national suisse du Tourisme à l'étranger, ou par le Bureau officiel de renseignements à Zermatt, téléphone 028 / 7 72 37.



CHAMPÉRY PLANACHAUX (1055 - 1800 m.)

Centre de sports d'hiver dans le Valais pittoresque - Téléférique, 3 Monte-pentes - Ecole de ski - Patinage
Curling - Hockey - Luge

CHEMIN DE FER AIGLE - OLLON - MONTHEY - CHAMPÉRY

Nouvelles automotrices rapides et confortables

HOTELS	Lits	Propriétaire	Pension depuis 3 jours	Prix forfaitaires 7 jours tout comp.
de Champéry	70	Marc Défago-Wirz	16,— à 24,—	138/200,-
Suisse	70	Em. Défago	14,50 à 20,—	126/169,-
des Alpes	40	F. Balestra-Trombert	13,— à 17,50	115/150,-
Berra	30	Famille B. Berra	11,— à 14,—	96/119,-
du Valais	30	M. Manef	12,— à 16,50	107/142,-

PENSIONS

Dents-Blanches	30	M. R. Cherix	12,— à 15,—	104/127,-
Les Terrasses	20	R. Monnier-Stettler	11,— à 14,—	96/119,-
Rose des Alpes	15	B. Christinat-Avanthey	10,50 à 13,—	92/111,-
Belle-Roche	15	M ^{me} G. Bellon	9,50 à 11,50	82/98,-
Du Nord	10	E. Marclay	11,50 à 13,—	100/111,-
Dortoir avec 30 couchettes				

Bars - Dancing - Tea-rooms

Homes d'enfants, Ecoles, Pensionnats, Instituts

Ecole Alpina. Etudes, sports, santé. Jeunes gens de 8 à 18 ans. Sections classique, scientifique, commerciale. Cours de vacances. Dir. J.-P. Malcotti-Marsily.

Ecole Nouvelle de la Suisse romande (Chailly s/Lausanne). Séjours d'été et d'hiver. Enseignement complet. Sports.

Home-Ecole Eden. Pension pour fillettes et garçons dès 3 ans. Séjour de vacances et d'étude. Cures pour enfants délicats. Dir. Mlles L. Heimgartner et M. Huguenin, institutrices diplômées.

Home-Ecole Jaccard. Chalet de la Forêt, pour enfants jusqu'à 10 ans. Tous les sports. Vie de famille et références de parents.

Home d'enfants Joli-Nid. Accueil des enfants jusqu'à 12 ans. Atmosphère de famille. Vie au grand air. Dir. Mme Meyer, infirmière d'enfants dipl.

Institut Monnivet (Saint-Prex - Lac Léman). Collège international de garçons de 9 à 19 ans. - Hiver : à Champéry. M. Rivier, dir.

Pensionnat Juat (Nyon). Cours de vacances d'hiver à Champéry, pour jeunes filles de 12 à 20 ans. Courts et longs séjours. Etudes et sports. M. Ch.-P. Juat.

A partir du 5 janvier, vous bénéficierez des tarifs les plus réduits
Accès à la belle région de Planachaux par **LE TELEFERIQUE ET LES 3 SKI-LIFTS**
Arrangements pour sociétés

BUREAU OFFICIEL DE RENSEIGNEMENTS, TEL. 025 / 4 41 41

20/22 janvier 1956 : Championnats valaisans de ski (saut-descente-fond-slalom)



La station au soleil

VERBIER

Les pistes à l'ombre

1500 - 1800 m.

par le

CHEMIN DE FER MARTIGNY-SEMBRANCHER-LE CHABLE

Service d'autocars Le Châble-Verbier

Le télécabine de Médran (1526-2206 m.)

Débit 450 personnes à l'heure. Et le nouveau

LE TELESKI DES RUINETTES (2200 A 2320 M.)

Télesiège de Savoleyres (Pierre-à-Voir)

(1591 à 2354 m.), débit 170 personnes à l'heure, et

VOUS OUVRENT DES HORIZONS NOUVEAUX

SKILIFTS à la station. Départ à 1500 m., arrivée à 1785 m. Longueur 920 m, en trois tronçons.

LE NOUVEAU TELESKI DE RANSOUS, 1600 à 1785 m. — Débit 400 personnes à l'heure.

PISTES DE SKI, nombreuses, dont 3 entretenues et balisées.

ECOLE SUISSE DE SKI. 10 professeurs.

PATINOIRE. 1500 m².

HOTELS	Lits	Propriétaires
Sport'Hôtel	70	A. Gay-des-Combes
Rosa-Blanche	60	Fellay-Howald
Alpina	50	Meillard Frères
de Verbier	46	E. Fusay
Mont-Fort	45	Genoud et Morend
Grand Combin	40	E. Bessard
L'Auberge	40	R.-A. Nantermod
Poste	35	A. Oreiller
Central	30	F. Guanziroli

Restaurant du Télesiège 2200 m. A. et H. Michellod

PENSIONS	Lits	Propriétaires
des Touristes	18	L. Vaudan
Rosalp	15	R. Pierroz
Bellevue	12	A. Luisier
Pierre-à-Voir	12	Imboden
Besson	12	Besson Frères
Catogne	12	A. Corthay
Farinet	10	G. Meillard

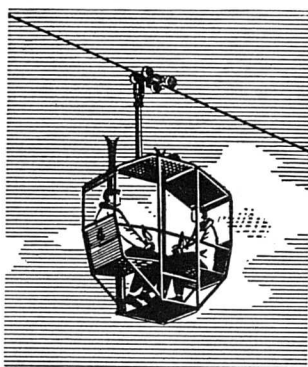
HOMES (Pensionnats)

Clarmont	20	L. Vuille
Pathiers	12	J. Besse
La Bretonnière	12	R. Balland
Les Ormeaux	7	Mlle Borgeaud

PLUS DE 100 CHALETS LOCATIFS

Bars - Tea-rooms - Epicerie - Boulangeries - Laiteries - Primeurs - Coiffeur - Cordonnerie - Bazar
Location de skis - Médecin

Renseignements complémentaires par le Bureau officiel de renseignements, tél. 026 / 7 12 50 ou 026 / 7 13 45



Giovanola Frères

S. A.

Constructions métalliques et mécaniques

MONTHEY

PONTS - CHARPENTES - CHAUDRONNERIE EN TOUS GENRES
MÉCANIQUE - APPAREILS POUR L'INDUSTRIE CHIMIQUE - FUTS
EN MÉTAL LÉGER POUR TRANSPORT TOUS LIQUIDES - TÉLÉSIÈGES
CONDUITES FORCÉES

Banque Cantonale du Valais

SIÈGE A SION

AGENCES ET REPRÉSENTANTS A BRIGUE - VIÈGE
SIERRE - MARTIGNY - ST-AURICE - MONTHEY
ZERMATT - SAAS-FEE - MONTANA - CRANS
ÉVOLÈNE - SALVAN - CHAMPÉRY

Païement de chèques touristiques

Change de monnaies étrangères

Correspondants à l'étranger

Location de chambres fortes



TREIZE ETOILES

Reflète du Valais

Décembre 1955 — N° 12

Paraît le 10 de chaque mois

REDACTEUR EN CHEF

M^e Edmond Gay, Lausanne
Av. Juste-Olivier 9

ADMINISTRATION
ET IMPRESSION

Imprimerie Pillet, Martigny

REGIE DES ANNONCES

Imprimerie Pillet, Martigny
tél. 026 / 6 10 52

ABONNEMENTS

Suisse : Fr. 10,- ; étranger : Fr. 15,-

Le numéro : Fr. 1,-

Compte de chèques H c 4320, Sion

SOMMAIRE

In terra aliena

Universalité de Noël

Maître Renard

Ovronnaz

au jeu des quatre saisons

Cathrine

Le dernier homme

Treize Etoiles

au ciel de novembre

† M. le directeur Max Herold

Le violoneux des Marécottes

La Société d'histoire

a quarante ans

Tous ceux que nous sommes

Moulins de chez nous

Treize Etoiles en famille

Faites-moi des histoires

Un mois de sports

La péréquation financière

Un bel anniversaire

Alpinisme et lectures d'enfants

Les Valaisans de Berne en fête

IN TERRA ALIENA

*O terre de mon haut Pays,
Je ne veux plus voir tes images ;
Elles ne sont que des mirages
Blessant mes regards éblouis.*

*Et toi pourtant, tu me poursuis
Sur les pas errants de mon âme.
Je vais respirant une flamme
Qui dévore mes yeux enfuis.*

*Je porte tranché ce chaînon
Qui me reliait par mes pères
A tous ceux qui firent la terre.
La poutre est brisée au tenon.*

*Je rêve à de chaudes maisons
Où jamais ne pénètre le doute
Et sans cesse mon cœur écoute
Le geste éternel des saisons.*

*Aujourd'hui, tout comme demain,
Absent des rumeurs de la rue,
Je marche au pas d'une charrue,
Palpant la terre à pleine main.*

*Et quand je cherche dans les cieux
Une route vers le grand large,
Je suis quelque énorme nuage
Qui m'emmène silencieux.*

*O mon Pays, ton souvenir
Hante mon visage sans âme.
Voici qu'une pointe de lame
Saigne mon cœur pour te bénir.*

Marcel Micheli

Couverture :

Village de montagne sous la neige (Photo Kinette Hurni, Lausanne)

Universalité de Noël

Et dixit illis Angelus : Nolite timere : quia natus est vobis
hodie Salvator...

Saint Luc

Dans les solitudes absolues de Terre-Adélie, des explorateurs fêtent Noël. Ils allument une bougie, boivent du cognac ; il fait froid. En temps de guerre, des soldats ennemis s'envoient, la nuit de Noël, l'universel « Douce nuit... » de Gruber et Moor d'une tranchée à l'autre. Et dans une ville que cette guerre a complètement ravagée, des correspondants de grands journaux boivent du whisky dans une baraque : c'est Noël. Dans l'austérité glacée des cloîtres carmélitains des dispenses sont accordées « natalis dies » à la règle sévère de l'ordre. Jusqu'au fond des prisons le rayon de Noël attise l'espoir.

En Valais, des douaniers célèbrent Noël à deux pas des glaciers — parfois avec un contrebandier invité de force ! La plus modeste de nos églises veut avoir sa messe de minuit et l'a. Partout on a dressé les crèches qui ont ravi notre enfance. On se réunit autour du sapin dans les fermes isolées de la plaine aussi bien que dans le dernier des hameaux.

Il me souvient d'avoir passé Noël dans une ferme esseulée de la plaine. On devinait le chant blasé du Rhône tout près et le froid dehors. Nous étions réunis autour de l'arbre, nous buvions du vin chaud. A minuit, des carillons emplirent la vallée. Nous fîmes silence un instant. Noël passait. Noël passait sur les visages frustes. Noël dans l'espace...

Dans le temps ? D'abord, et c'est assez surprenant, on a fêté des noëls avant la naissance de Jésus. En effet, avant notre ère et dans de nombreux pays d'Asie et de l'Europe d'alors, voire de l'Amérique, on célébrait, aux derniers jours de décembre, une manière de noël. Ces réjouissances, qui rappellent un peu celles qui accompagnent nos fêtes de fin décembre, se donnaient en l'honneur du soleil, mais avaient néanmoins un caractère religieux. Ces noëls n'avaient évidemment pas la profonde signification des nôtres ; ils ne semblent pas avoir beaucoup inspiré l'art du temps. Ils n'ont d'intérêt que pour les érudits.

Ensuite, la date de naissance du Christ. Même saint Luc, dont on lit l'évangile aux messes de minuit, et qui est le mieux renseigné des évangélistes, ne donne pas grandes précisions sur la date de naissance du Sauveur. A vrai dire, il n'est pas fixé. Et parce qu'il n'est pas fixé, il faudra attendre plus de trois siècles avant que Noël, commémoration de la naissance du Christ, ne devienne la fête cardinale de la chrétienté.

Les costumes enfin. Si la messe de minuit a commencé à être célébrée environ deux siècles après l'instauration de Noël comme fête chrétienne, d'autres usages, tels que celui du sapin par exemple, sont d'origine infiniment plus récente. La messe de minuit est aujourd'hui universelle dans le monde catholique ; elle a son origine dans une messe dite « ad galli cantum » (à l'heure où le coq chante) dans la Rome du V^e siècle. Quant au sapin, il faudra attendre plus de dix siècles avant qu'on en fasse pour la première fois mention, en France semble-t-il. On trouve en effet, sous la plume d'un chroniqueur de 1605 : « Il est d'usage, écrit-il, de dresser dans les maisons des sapins ornés de roses multicolores en papier, de pommes, de sucre. » En Allemagne, le peu chrétien Gœthe s'est enthousiasmé devant un sapin de Noël, en 1765. En Valais, il est vraisemblable que la coutume nous soit venue de France ou qu'elle ait été apportée par des mercenaires en service chez des rois étrangers.

Les amateurs d'art savent bien les chefs-d'œuvre que la Nativité a inspirés aux artistes de toutes les époques et de toutes les écoles. Des tableaux célè-



(Photo Kinette Hurni, Lausanne)

bres de Georges de La Tour et de l'Angelico aux modestes vitraux ornent nos cathédrales et chapelles. Que de ferveur pour Noël ! Que de grâce ! Que de beauté ! Pâques seul peut rivaliser avec Noël dans ce domaine.

Universalité, ferveur de Noël dans le temps !

Ces explorateurs perdus dans les solitudes arctiques ; ces soldats ; ces correspondants de guerre ; ces monials et ces prisonniers ; ces chrétiens d'autrefois ; ces douaniers dans la neige ; ces artistes passés et présents ; ces fermiers frustes de la plaine ; et vous-même ; et moi-même ; ne communions-nous pas tous, au jour merveilleux de Noël, dans la même ferveur ? Ne sentons-nous pas que Noël ne peut être qu'un symbole puéril ou une réjouissance un peu moins banale que d'autres ? Le cœur le plus sec, le plus blasé, l'incroyant même, ne « sentent-ils » pas Noël, même s'ils n'en comprennent pas le sens profond, chrétien ?

On voit au temps de Noël, des ennemis acharnés se tendre la main après des années de séparation. On voit, la nuit de Noël, des athées chercher dans la neige le chemin d'une église pour assister à une messe de minuit. Miracle, envoûtement de Noël ! Quel dommage que les hommes ne transportent pas cette bonne volonté, unanimement montrée à Noël, dans l'année qui suit...

Hélas ! toute vie est lutte, et cessât-elle d'être lutte, ne cesserait-elle pas d'être vie ?

Claude Saint-Valère.

M A Î T R E

Que de mystère, de patience sous ta belle fourrure fauve, de rondes silencieuses, de ciel nocturne, de ruse, de prudence et d'étoile dans ton regard, de merveilleuse souplesse le long de ton corps musclé... et quelles subtiles odeurs semblent éternellement flatter tes petites narines ? N'es-tu pas le mieux doué des animaux sauvages, le plus perspicace, le plus audacieux aussi, n'as-tu pas frappé de tous temps l'imagination des hommes ? Goupil, toi le héros de tant de fables, de légendes et d'histoires savoureuses que les anciens prisait déjà si fort... Comment ne pas prononcer ton nom avec respect, alors que tu occupes une place si remarquable dans la littérature, alors que nul n'ignore tes fameux tours joués au loup Ysengrin, à dame Pinte, à Tiercelin le Corbeau, ni la cuisante défaite que t'infligèrent au cours de leur célèbre voyage à travers la Suède les oies de Nils Olgerson ? D'ailleurs n'es-tu pas de nos jours encore hautement soucieux de ta légendaire renommée, toi qui sans cesse multiplies tes exploits au voisinage de l'homme jusqu'à finir par le confondre ?

A ton poil laineux, à ta gorge claire, tes fines moustaches, ton pas feutré et tes mœurs surnoises, certes l'on devine ton âme de forban. Mais n'étaient les restes de tes victimes et ta foulée régulière dans la neige, qui voudrait croire à ta fréquence, qui t'imaginerait hanter à la fois la montagne et la plaine, les forêts profondes comme les abords des villes, les clairières aussi bien que les poulaillers et faire bonne chère de tout ce que tu rencontres, de tout ce qui tombe sous ta dent, depuis le ver de terre en passant par le mulot et le campagnol jusqu'au lièvre, voire au jeune chevreuil, et des baies sauvages aux raisins et aux poires fondantes... Il est permis cependant de se demander si la mauvaise

Par *R*

Maitre Renard surpris avec sa proie (un mâle de gelinotte) par grosse neige



RENARD

Renard

réputation du Goupil n'est pas un peu surfaite, si elle ne tient pas davantage à sa physionomie plutôt qu'à l'acuité extraordinaire de ses sens ? Tout sur la face du renard exprime admirablement la malice ! Voyez ses yeux obliques, sa face ronde de chat, le museau aigu tandis que la ligne descendante de l'arcade sourcilière et deux plis verticaux à la racine du nez lui donnent cet air pleurard sous lequel tant d'hypocrites dissimulent leurs réussites ! Et que dire de sa fourrure, de sa belle fourrure fauve, rousse ou mordorée ? Que dire de cette belle pelisse à la fois chaude et légère, feutrée et bien vivante que lustrent sans cesse la petite langue rosée ou les caresses des hautes herbes. A quoi la comparer sinon à ce poil des mélèzes se mourant sous la tendre lumière automnale, à ces buissons ardents, à ces alpages de bronze et à cette glorieuse mandorle qui, dans l'arrière-saison, fait à la montagne comme une ceinture de feu.

Oui ! certes, on ne peut lever la fourrure de Goupil au sein de l'alpe sans songer aussitôt aux aiguilles de mélèzes qu'auréolent certains jours toutes les lumières du ciel... Et s'il vous arrive de déranger un renard au milieu de ce décor, peut-être l'associerez-vous à la venue de l'hiver, peut-être vous sentirez-vous alors plus proche des neiges étincelantes, du givre des hauts déserts, plus proche du frisson d'or des dernières herbes. Oui ! comment la fourrure de Goupil sans goûter en même temps un peu de la sauvage splendeur des bois montagnards, un peu de l'immuable beauté des hautes pâtures, des vastes rocaillies écartelées par le gel, là où piètent les perdrix blanches, où passe et repasse l'hermine, où bondit sous la clarté lunaire le petit lièvre du Nord et où soufflent toutes les tendresses du ciel.

Renardeau devant le terrier

(Photos de l'auteur)



OVRONNAZ

au
jeu
des
quatre
saisons

Il va neiger sur Ovronnaz, comme sur toutes les pistes du monde.

Nous avons cru, quand l'été déclinait, que tout allait finir avec les cabrioles des enfants et des chèvres dans les prés, et les fraises des sous-bois qu'on est seul à connaître.

Puis vint l'automne, langoureux, changeant, l'automne qui rouvrit les portes des chalets aux reines des alpages, aux bergers, à leurs longues veillées dans la fumée des pipes.

L'automne à son tour s'est caché derrière la Pointe-d'Aufallaz. Tout va donc s'éteindre au dernier carillon des troupeaux qui s'en vont.

Mais voici que la neige surprend les feuilles hésitantes. D'une nuit, elle couvrira nos souvenirs de juillet et d'octobre. Ce ne seront plus alors que descentes effrénées, chrétiens et culbutes sur ces pentes sillonnées de plaisir.

Pourtant l'hiver si choyé s'en ira lui aussi, tout penaud sous son paletot percé, dès qu'il entendra les bruyantes sonnaillies de l'alpée annonçant que tout doit recommencer.

Ce cycle uniforme, au jeu des quatre saisons, Ovronnaz le recommencera-t-il toujours ?

Conscient au contraire de sa place de choix, de ses possibilités nombreuses, prendra-t-il, aux saisons à venir, des allures de « station » ? Le mot le surprend encore. Il surprend moins ceux qui, aux chaleurs d'août, ont goûté sa fraîcheur dans ce cadre de mélèzes, de sapins et de frênes, qui ont longé ses torrents où l'écureuil vous dispute sa noisette, puis sont partis, par delà les alpages, à l'assaut de ce cirque admirable (Muverans, Haut-de-Cry, Dent-de-Morcles) flanqué d'une des plus belles cabanes de notre Club alpin.

Le mot ne surprend plus les skieurs qui, aux matins de janvier, ont descendu ses pistes baignées de soleil jusqu'à Morthey où le téléski les reprend.

Macolin a vu là un centre idéal d'entraînement physique et de ski de printemps.

La commune de Leytron, grâce à M. Gaudard, n'a point négligé ses chalets d'Ovronnaz. Elle les a pourvus d'eau potable, subsidié l'installation de la lumière et se dispose à changer le dernier tronçon de sa route et à céder ses bois aux constructions nouvelles.

Ovronnaz se sent-il isolé de la plaine ? Une demi-heure à peine pourtant le relie au trafic d'en-bas. Plusieurs hôtels et pensions restent ouverts presque l'année durant. Dans sa chapelle, vrai joyau des mayens, la messe est dite aux dimanches de saison.



La Dent-de-Chamoizentz vue d'Ovronnaz

(Photo Giroud, Macolin)

Mais Ovronnaz hésite encore, comme ces coins qui craignent, en se livrant, de perdre ce qui justement faisait tout leur charme.

En le rangeant, en effet, au nombre de nos stations, saura-t-on lui laisser ce cachet de paix et de simplicité que nous y cherchons tous ?

Les uns se le demandent.

Pourtant, qui sait si en ce début décembre, en attendant qu'il neige sur Ovronnaz, les chalets neufs au toit d'icopal, dans la fraîcheur de leur galerie pimpante, ne rêvent point de télésièges et de parties de golf !

Il s'en trouvera de bien vieux dont les murs lézardés sifflent au vent de Saille, à regretter le temps où, sous leur toit de bardeaux, on se passait, à la lueur des chandelles, des histoires de revenants.

Pascal Thurre.

Les joies du ski dans le cadre merveilleux d'Ovronnaz

(Photo P. Thurre)



Cathrine

Immobile sur le seuil de son chalet, les traits tirés, Cathrine fixait au loin les ténèbres. On l'aurait prise pour une statuë si le vent n'avait tordu sa longue jupe noire, soulevé le tablier et fait voler son fichu. La bourrasque était brusquement venue et le vent chassait maintenant les gros nuages noirs, aspirait la neige poudreuse.

Tout le village était accouru vers elle quand la nouvelle s'était répandue sur la petite vallée. Les hommes prirent leurs cordes et leurs lanternes et partirent. On a entendu des voix rudes qui disaient : « On fera ce qu'on pourra ». Les souliers cloutés grinçaient sur la neige pour aller se perdre dans le silence. Les femmes se taisaient dans la grande chambre. Une vieille hasarda : « On le trouvera bien. Ce n'est pas la première fois que nos hommes feront cette besogne ». Ses doigts noueux commençaient à égrener le chapelet. Les autres reprirent en chœur, dans un chuchotement : « Sainte Marie... » C'était comme un bourdonnement monotone et un peu chantant.

Cathrine était là, assise sur un tabouret, les mains posées à plat sur le tablier, la tête levée, les lèvres serrées. Les heures passaient, le bourdonnement continuait mais elle était toujours dans la même immobilité. Les femmes se dévisageaient, il y avait quelque chose d'effrayant dans ce regard vide. L'une chuchota à l'oreille de sa voisine : « Elle est dure, je l'ai toujours pensé, mais au moins si elle priait ». « Bah ! ça se voit qu'elle n'est pas des nôtres. On a toujours su que celles de l'autre vallée étaient sans cœur et on le lui avait bien dit ». « Si le malheur arrive, c'est bien qu'ils n'aient pas de petits, reprit la première. « Mais on m'avait dit... », et la seconde jeta un regard inquisiteur à la jeune femme : « Oh ! » et le bourdonnement reprit.

Peu à peu, la chambre commença à se vider. Les bonsoirs jetés vers la jeune femme restèrent sans réponse. Maintenant il n'y avait dans la chambre que Cathrine et la vieille aux doigts crochus. Elle se leva avec peine, traînant ses jambes, et posant la main sur l'épaule immobile, elle dit :

— Ecoute, ma fille, il faut se secouer. Dieu sait mieux que nous pourquoi il nous envoie des malheurs. Nous acceptons ses joies sans nous en demander les raisons, mais quand le malheur survient, on se cabre, on se lamente, on désespère. Il ne faut pas, il faut avoir confiance en Lui ; et puis, pense à ce bébé que tu portes ! C'est toi la responsable, Dieu te l'a confié.

La jeune femme se secoua lentement, sortit comme d'un rêve. Elle regarda autour d'elle, vit la chambre vide et un soupir de soulagement entrouvrit ses lèvres serrées. Son regard se posa sur la vieille et d'une voix somnolente elle dit :

— Je suis contente qu'elles soient parties et que toi seule sois restée. Vois-tu, je ne me plains pas, j'accepte pour le petit. Mais c'est dur, c'est tellement dur. Je n'ai pas prié pour son retour, parce que je savais qu'il ne reviendrait pas. Mais en moi-même, j'ai prié pour son âme.

— Ne dis pas cela, tu ne sais rien. Et puis ça porte malheur. Peut-être que tout à l'heure ils le ramèneront un peu fourbu, même avec une jambe cassée, mais vivant.

— Non, il ne reviendra jamais, et personne ne le verra plus. C'est la montagne qui le gardera pour toujours. Je

le sens, je l'ai toujours senti, et ce matin quand il est parti, j'ai su qu'il partait à jamais.

La vieille écarquilla les yeux et se signa. Quelque chose comme un sourire passa sur le visage de la jeune femme. Elle prit la main aux doigts desséchés, la tint dans l'une, la caressant de l'autre :

— Ce n'est pas de la sorcellerie, n'ait pas peur. On a raconté que je l'avais envoûté. Non, ce n'est pas cela. C'est quelque chose en moi qui me fait sentir ce qui va se passer. Quand je l'ai vu pour la première fois à la kermesse de mon village, j'ai su tout de suite que c'était lui qui serait mon mari. Et sur le seuil de l'église, mon bras sous le sien, lorsque je posai les yeux sur les sommets neigeux, je sus que c'était la montagne qui me le prendrait et le garderait. Ce matin en voyant sa haute silhouette disparaître au tournant du chemin, j'ai su qu'il partait pour toujours. Je n'ai rien fait, parce que je savais que c'était écrit comme cela.

Cathrine regarda autour d'elle et dans ses yeux se refléta le vide de sa demeure.

— C'est trop tard maintenant pour partir, tu vas t'étendre sur mon lit et dormir.

La vieille voulut protester, mais la jeune femme l'installa, éteignit la lampe et ferma doucement la porte derrière elle. Lentement, elle descendit les escaliers, ouvrit la porte d'entrée et resta debout sur le seuil. Combien de temps ? Elle ne savait le dire. On entendit le premier coq, un autre lui répondit et, au même moment, dans le tournant de la rue, une lumière tremblante s'avança. Des ombres la précédaient, dessinant sur la blancheur de la neige des formes féériques. Ils avançaient lentement et le silence fut troublé par le grincement des souliers cloutés. Quand, dans le cercle lumineux de la lanterne, ils virent l'immobile silhouette de la jeune femme, ils s'arrêtèrent. Enlevant leurs chapeaux, ils les froissèrent timidement dans leurs mains. Quelqu'un toussa et éclaircissant la voix :

— On a cherché partout. Rien. La neige tombée pendant une heure a effacé toutes traces. On recommencera demain, on aura peut-être plus de chance.

Elle regarda ces hommes de la montagne, aux visages hâlés comme taillés dans la pierre mais qui, sous un aspect rude, cachait un vrai cœur. Sa poitrine se gonfla de tendresse. Le regard perdit son immobilité, devint humide et d'une voix chuchotante, elle dit :

— Ni demain ni jamais vous ne le reverrez. Elle — et sa main montra les sommets qui commençaient à se dessiner à l'horizon — est plus plus forte que nous tous. Elle ne le rendra jamais. Prions pour son âme.

Cathrine se signa en levant les yeux vers le ciel et, se retournant lentement, sa silhouette droite disparut derrière la porte.

G. Olsommer.

LE DERNIER HOMME

Nouvelle d'André Closuit

Si exigü qu'il soit, un cimetière qui ne reçoit plus de visites, de morts ou de vivants, paraît toujours trop grand. Ainsi en était-il de ce cimetière montagnard qui prenait un aspect d'abandon déchirant, avec cet accent de désespoir propre aux lieux où règne maîtresse l'idée de la mort. Et puisqu'on n'y attendait, n'y enterrait plus personne, que les visites s'y faisaient rares, et les prières plus encore, les tertres informes ne s'ornaient plus de bouquets, de couronnes, gerbes du souvenir, pieuses offrandes aux morts. Les petites croix de fer, de pierre ou de bois, mordues de gel et de pluie, penchaient sur le côté.

Cimetière d'un village lui-même déserté, livré à sa désolation, avec ses maisons basses aux murs lézardés, aux volets de guingois, aux toits de bardeaux pourris ou d'ardoises rongées de lichens. Maisons sentant leur ruine proche parce que frustrées déjà de toute présence vivante : ces voix, ces pas, tous ces gestes coordonnés, rythmés, commandés par la vie commune au long des heures, des jours, des mois et des saisons. Dans les étables froides, aux litières desséchées, ce n'étaient plus le bruit des sonnailles et des chaînes sur les crèches, ni l'odeur lourde et chaude des bêtes pacifiques alignées dans l'ombre. De même s'étaient tus l'aboi du chien dans sa niche, le clairon du coq à l'aube. Parfums de seigle cuit et de gros bois résineux ne s'évadaient plus du four banal. Et sur les toits, les cheminées, mornes sentinelles, montaient la garde sans l'échevelé et bleu panache des fumées d'aube ou de crépuscule. Les fenêtres des petites maisons, éteintes soir et matin, paraissaient des yeux morts, vitreux, larges ouverts sur la pente.

Muette, la cloche de la petite église, reniant sa mission d'annoncer fêtes, offices, morts, naissances et mariages, frissonnait sous les morsures d'hiver, les agaceries du vent, de la pluie ou de la neige, laissant reposer sur l'airain son battant las, comme une larme glacée qui ne tomberait pas. Dans la petite nef flottait toujours quelque parfum d'encens, regret de Pâques et de Noël, des fêtes de la Vierge ou de la « patronale », fastes déchus aux guirlandes défaites, aux bouquets fanés.

Ainsi de la maison d'école, morte, elle aussi, d'où semblait sourdre l'indistinct balbutiement des voix enfantines épelant les éléments des connaissances premières, mais toujours neuves, bagage de ces simples leur vie durant... Prospectant dans sa mémoire, l'homme resté seul en ces lieux dénombrait ses souvenirs parmi toutes les choses à quoi il s'agrippait, lui, partie vivante, souffrante, de sa maison, de son village, décor qui avait marqué ses origines, où s'était inscrite, circonscrite son existence d'homme de la terre. Il y resterait donc, jusqu'à épuisement de ses ressources, de son courage, jusqu'à ce que sa mémoire, ses facultés, sa raison s'obscurcissent au sein de cet isolement qui resserrait ses mailles toujours plus denses autour de lui. Quand le passé s'embrumerait, que le présent serait torpeur, l'avenir sans issue, lumière ni promesse, que tous les horizons enfin se boucheraient.

« Il y en a encore un là-haut », disait-on dans la vallée de celui qui, n'ayant su concevoir seulement que sa vie pût se poursuivre ailleurs, s'opiniâttrait, malgré remontrances et conseils de sagesse, toute raison et convenance, dans sa résolution. Sa femme elle-même l'avait quitté. Était-elle, de par cette trahison, morte à ses sens d'homme, à son cœur, à ses pensées ? Et le serait-elle bientôt

même à sa mémoire ? Ici donc il resterait, fidèle au poste qu'il avait tenu avec ses instincts, ses élans de jeunesse, ses pensées, ses raisons d'homme mûr, ses expériences, ses acquis sur la terre qui était sienne d'où rien ne le chassera, ne le transplantera jamais.

Alors des images remontaient du passé. Il revoyait une procession, et surtout un cortège, celui de ses noces, zigzaguant dans la campagne verte, le violoneux tout devant, guidant l'escorte mouvante de parents, d'amis, de connaissances, en bordure des champs de seigle et de luzerne, une bannière à treize étoiles claquant et brochant sur le tout. Il évoquait la jeunesse de celle qui n'était plus, il entendait son rire, il retrouvait sa joie, ses abandons, ses acquiescements heureux, son attitude penchée devant l'autel pimpant, fleuri, la bénédiction du prêtre, puis l'agape, sous le griottier en fleurs, tout en rires, en souhaits, en apostrophes rudes, plaisantes, voire égrillardes, l'agape où l'on se serrait puis levait les coudes pour trinquer... Il revivait ces heures sans faiblir, vouant sa volonté, sa force entière à se composer, s'organiser une vie, ici, sur ce replat borné de terre dure que tant d'autres, vivants ou morts, avaient trahi ou quitté, sans retour.

On l'avait donc laissé là avec sa chèvre, vivre à sa guise, le sachant ferme, tenace, résistant de coffre et de tête. « Laissons-le toujours un temps. Il tiendra ce qu'il pourra. La solitude a toujours raison de l'homme. Sauf des saints que rien ne rebute, et encore... » se persuadaient sans trop d'inquiétude ses proches qui le pourvoyaient en tabac, provisions de bouche, indispensable et superflu. Puis il avait sa chèvre... Le facteur apparaissait de loin en loin, le curé... Celui-ci, il est vrai, s'offusquait de l'obstination de l'homme à suivre sa pente funeste où il disposait de son corps, certes, mais aussi, hélas, de son âme, et ne menant plus guère vie de chrétien. Car était-il armé pour la solitude, comme Nicolas de Flüe et autres ermites se sanctifiant par le jeûne, la pénitence, mérites garants de leur salut, cet homme, triste maniaque, dont l'esprit s'enténébrait et l'âme peu à peu s'enfonçait dans sa nuit ?

Trait curieux de sa vie solitaire, il allait à l'église, matin et soir, tirer sur la corde de la petite cloche dont les notes pures, espacées n'étaient autres que l'angelus de naguère. Lutte contre l'oubli, besoin de se retrouver, faible éclair dans son néant que cette perpétuation d'une coutume, d'un rite simple sur sa terre inhumaine ? Parfois il entraînait dans un local sombre et bas qui avait été la pinte, s'asseyait sur un escabeau bancal devant une table branlante où l'on avait joué, discuté politique, trinqué, les longues après-midi de dimanches et de fêtes. C'étaient aux murs des cartons-réclames en loques, des chromos verdis, scènes de guerre, de garde aux frontières, puis un calendrier, marquant une date, la dernière, un dimanche en chiffres rouges, symbolique, fatidique, cette date, celle d'un départ, d'une désertion. Car tout le monde était parti.

Il visitait aussi la maison de commune où il avait siégé comme conseiller, puis comme président. Ainsi le capitaine son vaisseau, il quitterait, président, son village le dernier.

Or, l'homme, dans la montagne, cerné de toutes parts d'éléments hostiles, ne se sent-il pas plus fort dès que responsable, solidaire d'une action ou d'une œuvre commune entreprise pour durer ? Peut-il y vivre longtemps pour soi, uniquement pour soi ? Justifier sa raison d'être,

de vivre ici exclusivement pour soi, sans un coude à coude, celui de gens ligüés par nécessité autant que par devoir ?

Tandis que lui parvenait de palier en palier, de surplomb en surplomb l'éternel lamento du torrent, chant funèbre, l'homme achèverait ici sa vie stérile, avec ses souvenirs, ses regrets dérisoires, bientôt enfouis, sans une lueur, dans les ténébreux replis de sa cervelle d'homme.

Des bêtes sauvages, suceuses de sang, renards, fouines, martres, belettes longeaient, nuit venue, la ruelle noire, pour une inspection, et reprenaient, déçues, l'espace par l'autre bout, ne sentant plus de proie vivante à portée, là où ce n'étaient que poulaillers et clapiers vides. Visites furtives de bêtes méfiantes, toujours sur le qui-vive, et qui, redoutant la présence de l'homme, ne pouvaient être de ses amis. Des chats faméliques proliféraient encore, chasseurs, dénicheurs, en mal d'une pitance, piaillant l'amour et la faim sur les toits, dans les étables et les soupentes. Compagnons incertains, eux aussi, toujours fuyants, peu sûrs.

Alors il avait sa chèvre, le seul être vivant qui partageât, peuplât sa solitude. Il la tenait à bout de corde ou l'attachait à son piquet, et elle broutait à la ronde, geignarde, plaintive, jusqu'au soir, moment de la traire... Parfois elle s'évadait vers un coin de brousse et de ronces, et il courait sur ses pas, anxieux, craignant de la perdre... Le seul être au monde, quoique évasif, distrait, distant, qui lui fût resté fidèle, avec lequel pût s'établir un échange, un accord mutuel, quotidien, vivant, une association, et pour lequel il fit les frais d'un langage, sommaire sans doute, composé de mots rudes, impératifs, ceux d'une menace, d'une mise en garde, ou ceux d'une affection bourruée en un patois rocailleux, barbare. Il lui fallait entendre les coups hachés, précipités de sa sonnette cuivrée, cette musique crépitante, obsédante, ce refrain monocorde élémentaire qui l'accompagnait partout, nuit et jour, gage d'une sécurité, manifestation d'un témoin, d'une présence. Et ce refrain non seulement le tenait en éveil, mais lui était aussi en perpétuelle alerte. Que deviendrait-il le jour où il ne l'entendrait plus et où se tairaient ces chevrotelements plaintifs, réitérés de bête fantasque, un peu sorcière ? Il lui arrivait de passer, enfoui dans sa couverture, la nuit à côté d'elle pour l'entendre s'ébrouer, ruminer paisible et pour se persuader, se pénétrer de sa chaleur de bête, présence familière.

Et le malheur survint. Un frais matin d'automne, il prêta l'oreille, n'entendit rien. Il se dressa sur sa couche, alarmé, par saccades, n'entendit rien encore. La chèvre s'était tue, elle, sa sonnette, ses ébrouements et ses plaintes, tous les signes de son éveil, son appel au jour. Alors, il se précipita, avec un dur, un singulier pincement au cœur, vers la soupente dont il poussa du pied la porte... Il vit sa chèvre couchée sur le côté, flanc plat comme une outre vide, l'œil vitreux, béant, barré de son mince trait noir. Morte sa chèvre, morte... Mais non point de vieillesse, de langueur ou d'ennui. Car de son fin museau dégorgeait une épaisse déjection de sang noirâtre, un paquet de tabac fort gisant éventré non loin d'elle... Du coup lui vint à la mémoire le récit d'un vieux berger disant avoir un jour tué ainsi une de ses chèvres trop curieuses, gourmande, avide.

Il sortit titubant, comme halluciné, erra un temps sans but, à l'aveuglette par les ruelles désertes où il n'était personne à qui il pût dire, crier sa misère. Il avait tué sa chèvre, sa compagne de chèvre... Machinalement, l'allure d'un automate, il se dirigea vers l'église, il tira sur la corde tombant du clocher, et la cloche égrenait les quelques notes lentes, rituelles d'un glas. Alors, sans hâte, ramenant la corde à lui, il en examina l'extrémité termi-



née d'une boucle. Et cette boucle, assez large pour y passer la main jusqu'au poignet, il l'élargit encore afin d'y passer la tête jusqu'au cou.

Ce matin-là, le président de Torguin se réveilla en sursaut, baigné de sueurs froides, car il venait de faire un mauvais rêve, un rêve horrifant sur le destin de son village et sur le sien propre à lui, président.

— Holà ! Rosine, cria-t-il, éveillant son épouse sans ménagement, holà ! dis-moi... Te souviens-tu qu'on ait une fois seulement, dans notre vie, gardé une chèvre, hein ?

— Une chèvre, que oui, les premiers temps de notre mariage, quand on n'avait encore que deux vaches, donc... Mais pourquoi ?

Hésitant, il marcha vers la fenêtre, eut un regard sur son village, se retourna, et alors seulement répondit :

— Pourquoi ?... Pour rien.

Anri Closuit.

Dessin de l'auteur

« TREIZE ETOILES » au ciel de novembre...

et au service des archivistés !

Le mois du souvenir

En tête de la dernière édition de « Treize Etoiles », le fondateur-directeur de cette revue a évoqué avec émotion la Toussaint et le souvenir des chers disparus qu'elle apporte.

Mais il ajoutait aussitôt qu'il fallait songer aussi à ceux qui restent, que les vicissitudes de la vie ont fait oublier.

Ah ! oui, l'oubli, ce mal humain de tous les temps, mais qui va s'accroissant à la cadence de la vie trépidante, mécanisée, archi-pressée d'aujourd'hui.

Jamais, peut-être, les morts ne sont si vite oubliés : on n'a plus le temps de se souvenir, de se recueillir un moment auprès d'une tombe. Il faut se démener, courir au plus pressé — et tout presse ! jusqu'à ce que nous-mêmes, sans avoir eu le temps de jouir un brin de la vie, nous roulions à notre tour au fond de la fosse. Pauvres de nous !

Les morts ne nous font pas de reproches autrement que le remords que nous éprouvons en nous-mêmes, si nous savons encore le ressentir. Mais les vivants, eux, se souviennent de nos oublis, de nos lâchages, de nos abandons, de nos trahisons, peut-être.

Oh ! tâchons de porter ceux de nos parents, de nos amis, de nos connaissances dans le creux de notre souvenir. De les y conserver comme un trésor précieux par quoi la vie vaut encore d'être vécue. En dehors des affections sincères, des amitiés durables, ne reste-t-il pas que le vide affreux d'une existence gâchée et d'un effroyable néant ?

Un jubilé chez les voyageurs de commerce

Sierre a reçu au milieu de novembre la section valaisanne de la Société suisse des voyageurs de commerce, qui fêtait la vingt-cinquième année de sa fondation.

Ce fut l'occasion d'une rencontre fraternelle du meilleur aloi et où furent débattus des problèmes intéressant la profession. Le banquet de fête fut rehaussé par la présence de MM. Marcel Gard, conseiller d'Etat, et Elie Zwissig, président de la commune de Sierre, qui portèrent des toasts à la prospérité de la section que préside avec beaucoup de dévouement et de savoir-faire M. Pierre Tschopp.

« Treize Etoiles » s'associe de tout cœur aux vœux qui ont été formulés à l'endroit de cette intéressante corporation.

Brisolée vouvryenne

Fidèle à une coutume qui est devenue une tradition, l'Association de la presse valaisanne a savouré sa brisolée au début de novembre, au moment où le « nouveau » chatouille agréablement les papilles et où le fromage d'alpage conditionne agréablement une fraternelle agape.

Ayant dégusté un vin d'honneur offert par la commune représentée par son sympathique autant qu'actif président, le capitaine Emilien Pot, les ouvriers de la plume s'en furent visiter la fabrique de carton que dirige M. Albert Schelling. Cette manufacture, fondée en 1639, livrait autrefois un papier filigrané à la cuve, dont les archives de Vouvry conservent de nombreux exemplaires utilisés. Aujourd'hui, elle fabrique journellement quelque 5000 kilos de carton pour le commerce et l'artisanat.

En regardant les vieux journaux alimenter les broyeurse, un confrère fit cette réflexion désabusée : « Voilà où passent les chefs-d'œuvre de nos pensées et de nos peines ! »

Sic gloria transit !

Les scrutins d'octobre et de novembre

Les élections du 30 octobre n'ont pas modifié le caractère politique de la députation de notre canton aux Chambres fédérales. Les partis représentés sous la Coupole restent sur leurs positions, selon l'expression consacrée. La députation conservatrice se compose de MM. Maurice Kaempfen et Leo Stoffel pour le Haut-Valais, de MM. René Jacquod, Joseph Moulin et Roger Bonvin (nouveau) pour la partie romande du canton. M. Francis Germanier (radical), ancien conseiller national, succède à M. Camille Crittin démissionnaire, et M. Charles Dellberg (socialiste) succède à lui-même...

L'élection au Conseil des Etats a donné lieu à un scrutin de ballottage qui s'est déroulé les 5 et 6 novembre. En effet, est seul sorti au premier tour, avec la presque unanimité des votants, M. Marius Lampert, chef du Département de l'intérieur, qui succède à M. Maurice Troillet. Son colistier, M. Antoine Imsand, préfet du district de Conches et secrétaire allemand du Grand Conseil, n'est pas arrivé au poteau et s'est retiré de la compétition pour le second tour.

C'est alors que le parti conservateur présenta la candidature de M. Joseph Moulin qui avait été élu conseiller national le dimanche précédent. Le parti radical lui opposa M. Jules Luisier, de Fully. M. Moulin l'emporta, de sorte qu'il aura à choisir entre la Chambre Haute et la Basse... Suivant le sort qui sera fait à un recours contre son élection, c'est son colistier malheureux au National, M. Paul de Courten, préfet du district de Monthey, qui occupera son siège ou récupérera le sien.

Quoi qu'il en soit, saluons les élus, anciens et nouveaux, et souhaitons-leur de travailler au bien du pays.

Sierre va construire une nouvelle église

A l'instar de Sion, la cité du soleil a décidé la construction d'une nouvelle église. Elle sera érigée au couchant de la ville, soit au quartier de Villa, sur un terrain déjà acquis depuis de nombreuses années par le Rd doyen Pont, maintenant chanoine de la cathédrale de Sion.

L'église paroissiale actuelle, dédiée à sainte Catherine, a déjà été agrandie. Deux tribunes s'y superposent, l'une pour l'orgue et les chœurs, l'autre pour les fidèles. Mais elle se révèle de jour en jour trop étroite. C'est que la population de Sierre s'accroît d'année en année et qu'il faut songer à un dédoublement du lieu de culte.

C'est ce qui a incité le chef de la paroisse, M. le Rd doyen Mayor, à entreprendre dès le printemps prochain la construction du nouveau sanctuaire sous le vocable de la sainte Croix. Le coût de l'œuvre sera de l'ordre d'un million environ ; ce montant devra être couvert par une souscription parmi les fidèles et une participation de la commune.

Session parlementaire

Réuni en session ordinaire de novembre, le Grand Conseil, présidé par M. Maxit, a voté le budget pour 1956, lequel prévoit un déficit de plus de deux millions et demi, imputable surtout aux travaux routiers, à l'amélioration des traitements du personnel enseignant, à l'aménagement ou à la construction de nouvelles maisons d'école et à des subventions touchant le Département de l'agriculture.

La nouvelle loi sur les successions a été votée en première lecture. On espère que son application et surtout celle de la loi sur les forces hydrauliques produira dans un avenir rapproché les sommes nécessaires à l'équilibre désirable du budget.

† M. le directeur Max Herold

M. Max Herold, qui avait succédé le 1^{er} janvier 1953 à M. le Dr Pierre Dutoit comme directeur de l'usine de Monthey de la CIBA, a été ravi à l'âge de cinquante-trois ans à l'affection des siens, de ses nombreux amis et du personnel de l'usine pour lequel il était un chef compréhensif et bienveillant.

Originaire de Coire, il possédait les qualités réalistes des Grisons et un don inné d'adaptation qui devaient le servir grandement et lui permettre entre autres d'atteindre les sommets de la hiérarchie dans la grande industrie bâloise de la CIBA en se voyant investi de la direction de l'usine de Monthey.

Après avoir terminé ses études d'ingénieur-chimiste à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich, M. Herold avait fait un séjour en Angleterre et était resté pendant trois ans au service d'une maison italienne.

A la CIBA de Bâle, où il était entré le 1^{er} juillet 1927, on le destina d'abord à l'usine polonaise de Panianice en raison de ses connaissances spéciales. Puis, des dispositions nouvelles ayant été prises, il fut finalement dirigé sur Monthey où il débarqua en novembre 1928. Il s'y fit tout de suite remarquer et ne tarda pas à être noté comme un des meilleurs chimistes de la maison. Promu fondé de pouvoirs le 1^{er} avril 1949, il se voyait déjà investi du titre de vice-directeur le 1^{er} janvier de l'année suivante pour devenir, le 1^{er} janvier

1953, le successeur de M. le Dr Dutoit à la direction de l'usine. A ce titre il se distingua immédiatement, s'imposant d'emblée comme un chef compréhensif, donnant le plus bel exemple

du devoir qui se puisse imaginer, sachant rester humain bien que ses fonctions de chef l'obligeassent à être sévère et exigeant.

Dans le privé, c'était un homme charmant, ennemi du pédantisme, et vers lequel allaient instinctivement la sympathie et la considération générales. Conseiller général de Monthey, il avait accepté de siéger dans plusieurs commissions de l'administration communale où ses avis étaient très écoutés et appréciés.

M. Herold était aussi un alpiniste fervent. Il avait présidé le groupe de Monthey du CAS et il devint vice-président de la section Monte-Rosa lorsque ce groupe fut appelé à former le comité directeur de la section.

Les industriels du Valais avaient aussi appris à l'estimer et ils venaient de le choisir comme président après la démission de M. Joseph Giovanola.

Les offices funèbres célébrés tant à Bâle qu'à Monthey ont procuré l'occasion à la CIBA de manifester sa sympathie à Mme Herold et à ses trois fils et ont permis à tous ceux qui avaient connu le disparu de prouver combien sa mort les affligeaient. Un grand chef d'industrie nous a quittés. Nous en conservons un souvenir ému.



A. Kraus

Le violoneux des Marécottes

Souvenirs du peintre Albert Gos

Lorsqu'en juillet 1952, la commune de Salvan fit apposer sur un rocher des Marécottes une plaque commémorative en souvenir du peintre Albert Gos, elle voulait non seulement rappeler un artiste qui peignit souvent cette pittoresque contrée, mais aussi évoquer le violoniste aimé de tous les Salvanins qui l'ont connu. Temps lointains, il est vrai, puisque c'est en 1874 qu'Emile Javelle l'exquis conteur des « Souvenirs des deux étés » et grand alpiniste, qui affectionnait particulièrement Salvan, y conduisit son ami Albert Gos. Celui-ci, à part son attirail de peintre, emportait toujours avec lui son inséparable violon ; et si, dans la journée, tableaux et dessins retenaient toute son attention, le soir, par contre, c'était le violoniste qui régalaient de mélodies montagnardes les hôtes de l'auberge.

Or, comme à différentes reprises, le peintre était souvent revenu à Salvan, toujours avec son violon, cela ne faisait aucun doute qu'il était violoneux de profession et, de ce fait, parcourait le pays de village en village. C'est sans doute la raison pour laquelle il reçut un beau jour, par une lettre ainsi conçue, une offre fort alléchante : « La commune de Salvan vous informe que vous êtes demandé comme joueur de violon pour la fête du Carnaval, aux conditions de ... francs par jour, logé et nourri compris. Veuillez nous dire si nous pouvons compter sur vous. »

Tout d'abord étonné, peut-être même un peu vexé de la méprise, mais enfin ravi, le peintre sans hésiter longtemps, fit son sac, prépara son violon et, le jour désigné, prit le train du Valais. A sa descente à Vernayaz, le violoneux Albert Gos fut plutôt drôlement interpellé par deux garçons de Salvan venus à sa rencontre : « Dites voir, lui dirent-ils, c'est bien le moment

d'arriver ! Y a beau temps qu'on vous attend, ils dansaient déjà quand on est descendu et Albert est tout seul pour mener le bal... »

roula dans une salle éclairée par deux crésus et, perché sur une table, une chaise vide à côté de lui, il y avait un jeune Salvanin au vi-



Albert Gos en costume du Vieux-Salvan

(Photos Emile Gos, Lausanne)

Dans ce temps-là, il n'y avait ni train ni autos pour monter à Salvan, et la longue route aux interminables lacets parut bien monotone, « route sans fin par ce crépuscule d'hiver » écrira Albert Gos dans ses souvenirs¹, « mais tout à coup m'apparut l'église de Salvan et le village déjà piqué de quelques lumières ». Après un bref arrêt chez ses amis Coquoz, le violoneux nouvellement promu reprit le chemin des Marécottes où déjà, avant même que d'arriver au café Lonfat, il « entend la musique et le bruit sourd de la danse ».

Mais vivons le récit de cette mémorable soirée dansante qui se dé-

sage ouvert et riant, il menait son violon avec un vrai talent, en fin musicien... Tout d'abord inquiet du renfort de ce second violon improvisé qui, sans répétition, lui tombait du ciel, Albert Bochatay -- car c'était lui -- est bientôt rassuré. Il rayonne d'entendre son violoneux marquer les basses en doubles cordes, accentuant les rythmes au point que les danseurs et danseuses, quittant en foule la salle à boire vinrent « chez nous » et, en peu de temps, un entrain formidable sembla littéralement crépiter. »

On peut aisément se représenter le tableau de cette jeunesse déchaînée tourbillonnante, tandis que les deux Albert -- déjà ainsi nommés -- perchés sur leur table, jouent

¹ « Souvenirs d'un peintre de montagne », Jeheber, éditeur, Genève.

et jouent sans arrêt. « Et les danses succédaient aux danses... Un peu las, les danseurs montaient boire et les buveurs descendaient danser. Nous jouions toujours, Bochatay et moi, et on dansait toujours, et même infatigablement. » A tour de rôle, chacun des musiciens se rendait à la cuisine pour une hâte collation, puis retournait à son poste car, nous raconte A. Gos, « la danse ne s'arrête jamais, on tourne sans répit dans les deux salles, salles à boire et à manger ». Enfin, vers les trois heures du matin, fatigué et les doigts endoloris d'une activité musicale inhabituelle, le violoneux genevois demande à regagner sa chambre, qu'il espère confortable, en vue d'y reprendre un repos bien gagné. Alors, « le patron prenant une chandelle me fit sortir du chalet et me mena vers une sorte de masure dont il poussa la porte. C'était plutôt une grange qu'une chambre, et il y avait un grand lit, vieux, très primitif, dont tout un côté était mouillé par la neige qui fondait sur le toit. A ma grande surprise, Lonfat me répondit le plus tranquillement du monde :

— En vous tirant au fond, contre le mur, c'est tout sec, et vous dormirez bien ! »

Et sûrement il en fut ainsi...

Le lendemain, les danses reprirent et, dans la salle à boire, devant les hommes assis sur des bancs le long des murs, les danseuses de veille, promues filles d'honneur, demandèrent aux musiciens leurs chapeaux qu'elles garnirent de cocardes et de flots de rubans multicolores. Il y eut aussi des cadeaux de cigares et de chocolats et dans une

joyeuse ambiance de rires et de plaisanteries, « on bavarda en patois, ce délicieux patois de Salvan qui, pour moi, dit Albert Gos, est comme une musique ».

A maintes reprises, mon père revient à Salvan, comme peintre et encore comme violoneux et, d'après ses récits, on comprend la grande attirance que ne cessa d'exercer sur lui ce village ainsi que ses habitants dont plusieurs furent pour lui de véritables amis. C'est dans un coin de son atelier de Genève, aménagé en chambre de montagne et tout décoré de souvenirs hétéroclites : cristaux, lichens, toupins, cornes brisées, vieilles gravures ou sculptures rustiques rapportées de ses randonnées alpestres, que le peintre, son violon en main, aimait à évoquer ses souvenirs de Salvan. Il nous parlait du forgeron Coquoz qui, sur son enclume, martelait de si beaux piolets, des courses fameuses pour l'époque, faites par les guides Délez et Revaz ; il nous citait des vers de Fournier le poète et vantait les

chaussures de Ferdinand, le joyeux cordonnier des Granges ; mais c'était surtout à Bochatay, son cher camarade violoneux qu'allait son amitié.

Lors de la fondation, en 1921, de la société du Vieux-Salvan, c'est Bochatay qui fut mis à contribution pour retrouver les mélodies des anciennes danses de la vallée. Il en trouva bien une dizaine, mais quant à la monferrine valaisanne, personne ne savait plus la danser. Alors on se rappela la vieille Catherine, jadis grande danseuse ; qui sait, peut-être se souviendrait-elle ?

— Bon, alla vi la quéri !

Aux accords de Bochatay, la mémoire revient à Catherine, le rythme musical réveillant en elle les belles années de sa jeunesse ; alors, elle esquisse avec grâce, courbettes et révérences des figures oubliées...

Ainsi s'est enrichie la société du Vieux-Salvan qui, maintenant encore, perpétue pour notre plus grande joie les danses anciennes en requérant des exécutants le port des costumes d'autrefois.

Les années passent, la joie du Carnaval chaque fois se renouvelle, on s'amuse et l'on chante, il y a des mascarades et le fendant coule à flots, mais rares sont ceux qui, à Salvan, se souviennent encore des « deux Albert », les violoneux des Carnavals de leur jeunesse.

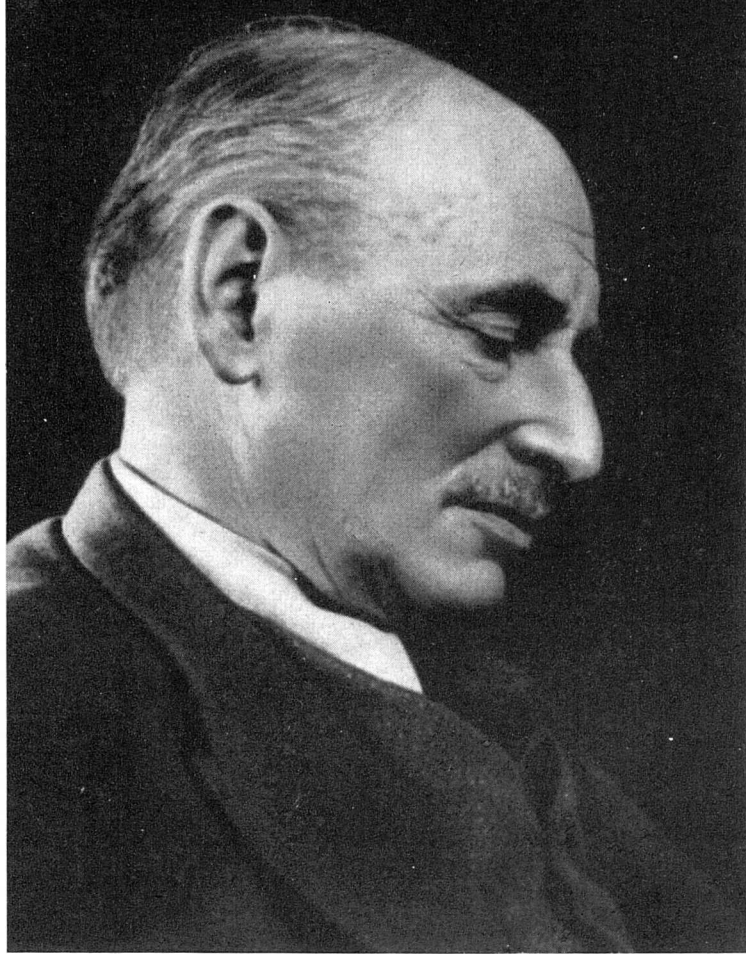


Plaque commémorative aux Marécottes

Le Vieux-Salvan avec, à gauche et à droite, tenant leur violon, Albert Bochatay et Albert Gos



François Gos



Jules-Bernard Bertrand, président de 1919 à 1925

Quarante ans, c'est à peine le début de l'adolescence, pour une société d'histoire, et néanmoins on s'en voudrait de ne pas souligner cet heureux anniversaire.

C'est en octobre 1915, en effet, qu'une poignée de « patriotes clairvoyants », comme on aurait dit au siècle dernier, se réunirent à Monthey pour jeter les bases d'une petite académie de province vouée à l'évocation du passé ; l'initiative s'avéra fructueuse ; les adhésions ne tardèrent pas à affluer ; aujourd'hui, un demi-millier de bons Valaisans appartiennent à la société quadragénaire.

Le mérite primordial de cette fondation revient à Pierre Biolley ; il avait été pharmacien à Orbe, s'y était sans doute quelque peu ennuyé. On prend mieux conscience de l'attachement que l'on a pour son pays quand on se trouve condamné à vivre hors de ses frontières. Pierre Biolley souffrait sans doute de son proche exil ; il souffrait sans doute aussi de voir combien son pays natal était mal compris, mal connu au-delà de la porte de Saint-Maurice. Mais il devait se dire que ce pays était mal connu des Valaisans eux-mêmes, assez peu soucieux, dans leur grande pauvreté séculaire,

d'une histoire que tant de ruines pourtant leur rappelaient à chaque pas. C'est ainsi que l'érudite pharmacien rêvait d'une association qui se dévouât tout à la fois, comme il devait se le dire en son langage de potard, pour l'usage interne et externe. Il y aura pleinement réussi.

Chose curieuse, les témoignages déjà nous manquent d'un événement si récent. M. Biolley, hélas ! est décédé depuis bien des années et la première équipe n'a plus parmi nous que de rares représentants. Parmi eux, se trouve M. Delacoste, président de Monthey ; sa mémoire est excellente mais les procès-verbaux des premières séances ont disparu. Quoi qu'il en soit, saluons ici la mémoire du fondateur de la SHVR ; il aura rendu un fier service à son pays.

En effet, on ne compte plus aujourd'hui les travaux érudits ou simplement intéressants qu'aura suscités notre société d'histoire. La collection de ses publications constitue déjà une honorable bibliothèque. On y trouve des renseignements sur presque toutes les activités de notre pays. Car c'est cela d'abord qu'il faut souligner : la Société d'histoire du Valais romand n'est pas un aéropage d'érudits barbus, attentifs aux seuls grimoires de nos archives ; elle accueille le présent ; elle est ouverte à des problèmes multiples. On pourrait dire que rien de ce qui est valaisan ne lui est étranger.

Parmi ceux qui l'illustrèrent, comment ne pas rappeler ici, entre beaucoup d'autres, un pharma-

Dr Eugène de Cocatrix,
président de 1925 à 1937



M^e Maurice Trottet,
président de 1915 à 1919



quarante ans

cien encore, J. B. Bertrand. On peut dire de lui qu'il vécut presque pour elle. Pendant plus de vingt ans, il lui consacra tous ses loisirs, et peut-être, autour de lui, trouvait-on qu'il négligeait un peu ses cornues et ses mélanges pour les documents de toutes sortes auxquels il arrachait quelques secrets. Les « Annales » sont riches de ses innombrables publications. Elles traitent aussi bien d'histoire que de poésie ; les écrivains qui consacrèrent au Valais l'une ou l'autre de leurs œuvres lui étaient tous familiers, des plus anciens aux plus proches ; il excellait dans la monographie ; son esprit caustique mettait du sel là même où l'on ne s'attendait à trouver que sèche énumération.

Mais que de signatures ne relèverions-nous pas dans les « Annales valaisannes » ? De Louis Courthion à Maurice Gabbud, tout ce que le Valais compta durant ces quarante ans d'hommes de plume (occasionnels ou de profession) vint un jour ou l'autre apporter sa pierre à l'édifice de notre histoire cantonale.

Cette histoire, on sait qu'elle reste à écrire. Il y a tant de documents à dépouiller encore en nos archives que les ouvrages petits ou vastes qui ont déjà paru ne sont que des contributions au grand œuvre qui s'élaborera un jour. Et la Société d'histoire aura pris une part considérable à cet édifice qui ne peut être que le résultat d'une longue entreprise collective.

J. B. Bertrand dirigea durant de longues années les destinées de la SHVR. Fatigué, il passa la main au président actuel, M. le chanoine Dupont-Lachenal, historien de métier, auteur de nombreuses publications scientifiques, la plupart consacrées à sa royale abbaye de Saint-Maurice. Sous son aimable et érudite direction, les historiens et amis de l'histoire continuent à se réunir deux fois l'an, une fois en plaine, une fois en montagne ; les « Annales » continuent de publier des études tantôt savantes, tantôt familières. Il y a peu, un numéro important de la revue était consacré au val d'Anniviers ; plus récemment encore, on nous contait l'histoire d'une famille émigrée en Amérique. Demain, on nous permettra de connaître les heurs et les malheurs du capitaine Hyacinthe Cléménzo qui fit une carrière assez étonnante sous l'Empire.

Pour fêter ces quarante ans d'existence, les membres de la SHVR se réunirent dernièrement à Monthey, berceau de leur association. On évoqua, comme il se devait, les premiers pas d'une entreprise appelée à rendre au canton de si bril-

lants services. M. Delacoste, témoin de la première heure, évoqua la mémoire de Pierre Biolley, humaniste et poète, dont il faut déplorer la disparition prématurée. M. le Dr Comtesse fit revivre le mouvement d'émancipation du Bas-Valais qui trouva, en 1798, à Saint-Maurice, son naturel dénouement. Séance sans aridité, dans la bonne humeur bas-valaisanne. Et chacun de se dire que pour les prochaines fêtes du demi-centenaire il conviendra de revenir à Monthey.



Chanoine Léon Dupont-Lachenal, président depuis 1937

Terminons par un vœu : il y a trop de personnes encore qui semblent ignorer chez nous l'existence d'une société dont le rôle, pour ne pas se mesurer en chiffres, n'en est pas moins de premier plan. Ce n'est pas cinq cents membres qu'elle devrait compter mais cinq mille puisqu'aussi bien tous les Valaisans d'ici et d'ailleurs auraient intérêt à mieux connaître le passé et le présent de leur pays. La cotisation est modeste ; elle est largement compensée par le service trimestriel des « Annales ». Et la SHVR offre à ses membres l'occasion d'aimables et instructives rencontres.

Maurice Gabbud

TOUS CEUX QUE NOUS SOMMES

Noël. Trois bougies éclairent la table d'Edith. Le vent passe sur les toits en rafales de pluies. Le vent et la pluie emportent les bruits de la ville. La ville se cherche partout pareille à une folle qui ne s'entend plus.

Les trois petites bougies chantent Noël. Des larmes brillent dans les yeux d'Edith et cela fait que les flammes grandissent, se multiplient à l'infini. Elle pense aux siens, à son pays. Neige blanche des Noël passés, fenêtres illuminées où se balancent des oranges, des oranges grandes comme des mondes, des oranges qui effacent toutes les ombres.

Les flammes des trois bougies montent plus haut. Elles touchent le plafond, le plafond s'ouvre, elles montent à travers le vent et la pluie.



Là-bas, dans la grande chambre de famille, ils sont sept. La lumière de Noël les transfigure. Ils ont franchi toutes les distances.

Soudain ils ne sont plus sept mais une multitude. La maison est devenue arbres et pierres. Personne ne semble se souvenir d'elle. Des créatures voilées, sans doute sœurs des

sylphides, dansent une ronde au milieu de cette foule. Elles ont surgi d'une tour partagée entre le jour et la nuit, où nul oiseau ne s'arrête jamais. Elles parlent entre elles. Edith écoute. Elles disent :

« Ils sont tous venus, des milliers et des milliers qu'on ne reconnaît plus et qui nous regardent tourner, nous les filles d'aujourd'hui, avec des yeux d'algues lunaires. Et parmi ces milliers et ces milliers qu'on ne reconnaît plus, quelques-uns qu'on reconnaît et qui nous regardent passer, nous les filles de toujours, avec des yeux de tant, de tant de siècles qu'on les sent nous retenir dans le réseau de leur histoire.

» Il y a celles des lentes soumissions et des lents sacrifices, les cueilleuses de fruits qui portent des corbeilles d'osier brunies par la chaleur. Elles sont venues de très loin pour obéir et pour donner.

» Il y a ceux qui courbent la tête sous les lampes où des formules d'alchimie consomment leurs prunelles à la recherche de l'universelle panacée. Comment leur expliquer, nous les filles du silence, que si la clef n'est pas en eux, ils ne la trouveront nulle part ?

» Il y a celles, en robe de regrets, qui voudraient retourner en arrière, cueillir les fleurs oubliées. Elles ont si froid dans le crépuscule où l'ombre des jusquiames les emprisonne déjà.

» Il y a ceux des longues nuits polaires, figés dans leur souffle de glace, qui sommeillent auprès des douces, des tristes aurores boréales faites pour l'attente éternelle d'une phrase d'amour.

» Il y a les joueuses de viole nimbées du rêve des ombelles qui perpétuent la transparence de l'eau. Elles nous regardent tourner, nous les filles d'aujourd'hui, avec des yeux qui nous dédoublent.

» Ils y a ceux des soifs, celles des exactitudes et des devoirs, ceux des petits chemins tracés, celles des longues habitudes. Il y a ceux et celles des larmes et des baisers, ceux de la science et celles des maternités, ceux et celles des terres extrêmes.

» Parmi ceux-là qu'on reconnaît, nous les filles de toujours, et dans le brouhaha de tous les autres qu'on ne reconnaît plus, nous les filles d'aujourd'hui, il y a encore ceux des promesses, qui montent sur des échelles de mélèze pour regarder la vie d'en haut parce qu'ils veulent, dans le vent plein de feuilles des printemps, sentir des ailes à leurs flancs. Seraient-ce de futurs poètes ? O pitié pour eux, pitié ! Ils veulent monter si haut sur leurs échelles de mélèze. »

Les trois bougies de Noël vont s'éteindre. La plume court sur le papier avec un bruit de solitude qui s'enfonce délicieux et cruel dans l'âme d'Edith.

T. Rich. J.

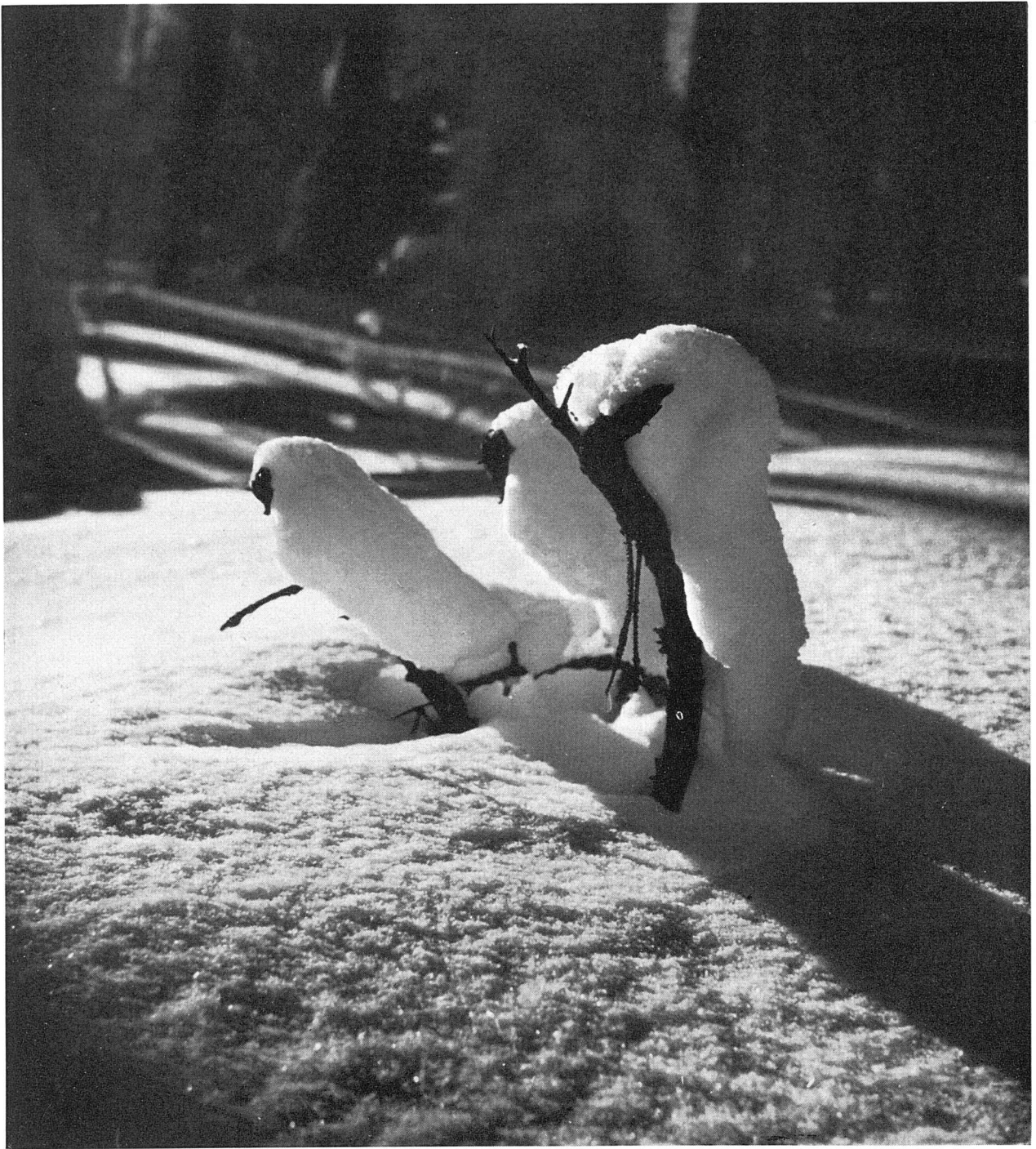


Photo Kinette Hurni, Lausanne

MOULINS

de chez nous

Un de nos lecteurs hollandais, le Dr Tutein Nolthenius, a eu l'obligeance de nous envoyer une série de dessins de moulins à eau qu'il a faits l'été dernier au cours de ses vacances chez nous. Nous en reproduisons trois ; ils ont inspiré les lignes qui suivent à notre collaborateur.

Il faut se hâter d'en parler pendant qu'ils existent encore, les moulins, les petits moulins de chez nous, car ils vont bientôt entrer dans l'histoire ou la légende.

Victor Hugo écrit quelque part : « Ce que j'en ai vu mourir de jeunes filles ! » Je puis presque en dire autant des moulins piqués au creux des vals, le long des ruisseaux ou torrents.

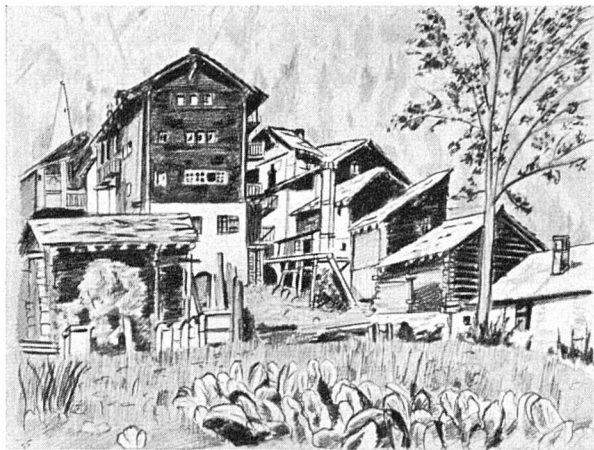
Les uns après les autres, ils se sont tus à jamais. Morte la grosse pierre écrasant le grain roux, disparus les tamis ou blutteurs aux poétiques tic-tic, dispersés les arches à farine, les biefs conduisant l'eau claire sur la roue à aubes, à jamais immobilisée et abandonnée cette roue motrice elle-même !

J'avais un faible pour ces petits moulins, dont plusieurs ont bercé mon enfance. J'aimais à m'y rendre, à parler au meunier tout blanc de farine, à palper la douceur de celle-ci, à écouter les mille bruits de la meule écrasant le grain et le geignement de toutes les mécaniques dans la mélodie du travail de l'eau.

Aujourd'hui, ils ne sont pour la plupart qu'un lointain souvenir. Les orties et les herbes folles les recouvrent comme les tertres des tombeaux des morts qu'on oublie...

Au val d'Ille, dans les vallées de Salvan et du Trient, au val d'Hérens, dans les villages du coteau, partout l'on rencontre des moulins abandonnés, ruinés. Un peu en amont de Saint-Luc, au-dessous des Prilets, tout un chapelet de moulins délaissés se morfondent au mugissement du torrent voisin. Lorsque je leur ai rendu visite, un seul vivait encore, mais d'une vie ralentie, je veux dire qu'il chantait par intermittences et seulement lorsqu'on lui mettait quelques sacs de seigle sous la dent...

Cà et là gisaient sur le gazon des meules devenues inutiles. Un cimetière de moulins, quoi, mais qui faisait mal comme ces maisons ruinées que l'on rencontre parfois, et on se dit qu'elles ont pourtant abrité de l'amour et qu'à cause de cela elles n'auraient jamais dû mourir.



Evolène : à droite, un moulin à blé fonctionnant ; à gauche, une forge ; l'eau actionne une meule et un jet d'eau qui, par aspiration, donne une pression pour le feu

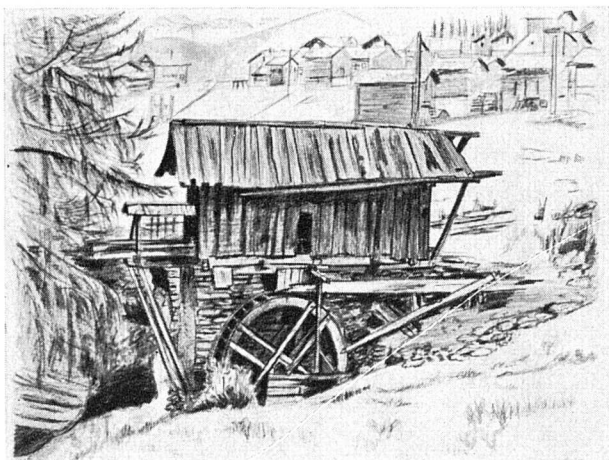
On constatera toutefois par les clichés inclus que tous les petits moulins n'ont pas terminé leur carrière. Il en est encore, Dieu merci, qui font vibrer l'air de leurs martèlements réguliers. Il en faut savoir gré à nos paysans montagnards qui sèment encore froment, orge et seigle et qui pensent avec raison que le meilleur pain est fait du produit de leur sol.

Car, si les moulins meurent d'inanition, c'est par la faute de leur propriétaires qui oublient de leur donner à manger... Alors, meurent aussi les fours banals où nos mères-grands cuisaient ce pain à balle croûte dorée et qui tenait à l'estomac sans le fatiguer.

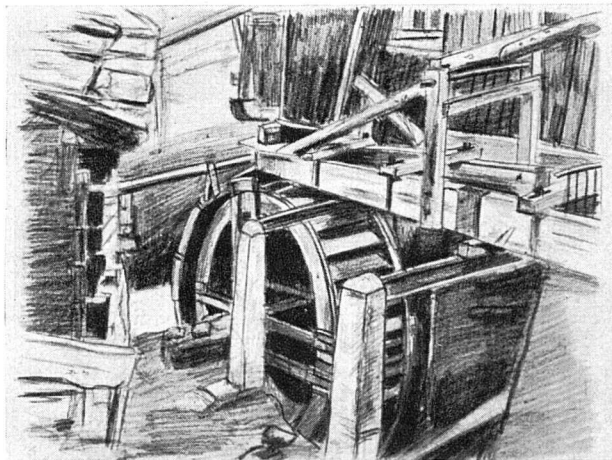
Comme quoi tout s'engrène — comme disaient les meuniers — et on peut regretter le temps où l'homme de la terre alimentait son moulin de beaux grains fauves qui devenaient, par une millénaire métamorphose, le bon pain qu'on a plaisir à goûter encore dans nos hauts villages et hameaux montagnards.

Ch. Belauve

Saas-Fee : scierie abandonnée



Saas-Fee : moulin à blé en fonction



TREIZE ETOILES

en famille

Tant crie l'on Noël qu'il vient

Au réveil, la petite fille demande tous les matins :

— C'est bientôt Noël ?

Elle feuillette un album où sont reproduites des nativités. La voici qui pleure de grosses larmes rondes.

— Quelle mauvaise maman, cette Vierge Marie ! Laisser son petit enfant tout nu en hiver... Elle pourrait pas lui mettre sa robe à elle, au moins ?

On lui explique que les artistes ne s'embarrassent pas du souci d'authenticité.

+ Tu es sûre, bien sûre que le peintre a inventé ? Sûre que Marie a pensé de couvrir l'Enfant, que saint Joseph a su se débrouiller pour trouver de la paille sèche ?

— Certaine.

— Alors, qu'est-ce qui est vrai ?

Nous y voilà... C'est le moment de reprendre le récit à la source et de relire l'Evangile de joie. Saint-Luc est formel : « L'Enfant fut enveloppé de langes ».

La petite fille retrouve son sourire :

— Lis encore une fois !

Nous sommes loin des fadaïses sentimentales déclamées sous l'arbre illuminé ; loin de la paille humide rimant avec candide, comme amour avec toujours ; loin des festons de givre, des guirlandes de toiles d'araignées. Le texte sacré, message de simplicité et d'espoir, rétablit tout dans sa juste lumière.

Nous nous défaisons peu à peu, Dieu merci, d'un fatras littéraire où

la sensiblerie rivalise avec le mauvais goût. Les poèmes qu'on apprend aujourd'hui à l'école à nos petits sonnent plus franc, plus vrai que ceux de la génération précédente. Ils résument l'essentiel du mystère et bannissent ce flot de détails pour pitié à fleur de peau : le romantisme est démodé.

Les chants populaires sont moins soumis à ces fluctuations du goût. Dégagés de tout souci artistique, ils sont écrits avec le cœur. Voyez ce Noël de Savièse, où Marie fait le geste que réclamait tout à l'heure la petite fille :

*Jésus pleurait, tremblait de froid
Le bœuf et l'âne
L'échauffaient du museau.*

*La Vierge L'appelle et lui dit :
Je n'ai ni feu ni flamme
Rien pour vous secourir.*

*J'ai ni drapelle ni drapeau :
Mon voile je vous donne
Mon cher poupon tout beau.*



Bonne et heureuse année !

Ce bel agenda neuf, c'est toute une année offerte à notre imagination. Trois cent soixante-cinq jours dorés sur tranche, bien serrés dans le creux de la main... il faut avoir moins de vingt ans pour sous-estimer pareil trésor.

Avec le petit crayon effilé, on entame déjà l'avenir, on marque de mois en mois les événements pré-

vus : anniversaires, dates importantes, vacances d'école, cette exposition en septembre, la rentrée des classes. Nous voici déjà à décembre 1956, le trésor est épuisé !

On se sent un peu coupable de disposer du temps un peu comme si on en était le maître. Coupable et téméraire... Est-ce prudent de faire tous ces projets, quels heurs ou malheurs viendront-ils les contrecarrer ?

L'instabilité de notre époque a quelque chose de bon : nous avons pris une conscience aiguë de la fragilité de notre condition. Pourquoi réagir par de l'angoisse ?

Je vous souhaite, pour cette nouvelle année, la confiance. Je vous souhaite de naître tous les matins dans l'oubli total de la journée précédente et de toutes les autres journées. « A chaque jour suffit sa peine, ou sa joie. »

Je vous souhaite la sérénité de ce jeune saint qu'on interrompt dans ses jeux pour lui demander :

— Que feriez-vous si l'on vous disait que vous mourrez dans quelques minutes ?

— Je continuerais à jouer, fit l'enfant avec simplicité.

J. 77 a.



FAITES-MOI DES HISTOIRES !

Le rédacteur en chef convoqua ses collaborateurs dans son bureau, les fit asseoir en demi-cercle et prit le temps d'allumer une cigarette :

— Messieurs, leur dit-il simplement, ça ne va plus.

Il faisait maintenant des ronds de fumée et les suivait d'un regard rêveur.

Le silence était si total que l'on aurait sans doute entendu voler une mouche en toute autre saison, mais l'on était en plein hiver et l'on sait, depuis les études de Fabre, que la mouche ne supporte pas le froid.

Il s'agissait bien de cela, d'ailleurs, dans un moment aussi lourd de menaces !

— Non, messieurs, ça ne va plus, répéta le rédacteur en chef pour mieux préciser sa pensée, et il enchaîna :

— La chronique politique, en dépit du talent de son titulaire, est mortellement ennuyeuse.

— La neutralité de la Suisse exige à la fois de la prudence et du tact, tenta d'insinuer celui qui, depuis vingt ans, commentait les événements du monde à l'intention des lecteurs.

— Taisez-vous ! ce ton neutre avec lequel vous traitez de ces choses, incite au sommeil... et il poursuivit : « J'en dirai tout autant de la rubrique judiciaire. »

— Je m'en tiens aux faits de la cause, essaya d'expliquer le spécialiste des affaires criminelles.

— C'est bien ce que je vous reproche et vous devriez comprendre, une bonne fois, qu'ils sont dénués de sens aussi longtemps que vous ne les éclairez pas par le caractère et le comportement de l'homme.

» Il est sans intérêt, pour moi, de savoir que vous avez coupé votre femme en morceaux si je dois ignorer pour quel motif vous l'avez fait. Que ce soit par jalousie ou par mauvaise humeur, renseignez-moi, d'abord, sur votre état psychologique.

— Et si je me trompe ?

— Vous ne serez pas tellement éloigné de la justice... Les comptes rendus des débats du Parlement, reprit le rédacteur en chef, sont aussi schématiques qu'une arête de poisson, sans chair ni sauce, sur un plat long. A vous couper l'appétit.

— Mais... voulut expliquer le responsable, ils rendent fidèlement l'atmosphère de la salle.

— Et vous l'avouez ! Combien de fois faudra-t-il vous répéter que si vous voulez intéresser les citoyens aux travaux de leurs mandataires, c'est à vous de leur en offrir une version acceptable.

Et le rédacteur en chef conclut : « Si nous publions, Messieurs, le mot à mot des débats juridiques ou parlementaires, les discours intégraux des hommes d'Etat, les lecteurs, assommés, tomberaient dans le coma. »

A vous de transposer tout cela, comme un peintre le fait en interprétant la nature ou un poète en magnifiant la vie.

•••

Tout à coup il donne ce mot d'ordre à ses collaborateurs médusés :

« Faites-moi des histoires ! »

— Comment l'entendez-vous, osa demander le plus âgé.

— On dit généralement : « Surtout... pas d'histoires ! Eh bien, moi, j'en veux ! »

» Je veux que vous écriviez sur un spectacle, un livre, un débat, un événement ce qui est votre vérité et que vous la défendiez. Les uns vous couvriront d'éloges, les autres vous blâmeront mais, au moins, vous ne vous brouilleriez pas avec vous-mêmes et vous me feriez un journal vivant.

— Et les procès ?

— Frais généraux de propagande... Essayez, cependant, de les éviter en adoptant votre vocabulaire à celui de la Justice. Souvenez-vous qu'un mensonge s'appelle contre-vérité et quand vous avez à exprimer une chose épineuse, alors usez de points d'interrogation.

» Les points d'exclamation sont beaucoup plus coûteux, pénalement s'entend, parce qu'ils constituent une affirmation renforcée.

» Faites-moi des histoires !

» Les lecteurs aiment la confrontation des idées quand elle est explosive, les polémiques, les opinions tranchées, les critiques vives et non pas le journalisme à l'eau de rose où tout se fond dans la même couleur imprécise.

» Je ne vous demande pas de rechercher le scandale à tout prix — fichtre, non ! — mais seulement de demeurer fidèles à vous-mêmes.

» Seulement cela, messieurs, et vous ne sauriez imaginer la somme d'embêtements, de protestations passionnées, de débats houleux, d'entretiens véhéments qu'une telle attitude entraînera.

» Mais on vous lira, on vous lira pour vous maudire ou pour vous encenser, messieurs, et je crois que c'est le premier but à atteindre.

» Si vous ne voulez pas qu'on vous lise, écrivez des plaquettes de vers hermétiques, un traité d'économie publique, une dissertation sur les mœurs des fourmis, n'écrivez pas d'articles.

» Et si vous écrivez des articles, inutile de les calquer sur ceux qu'on trouve un peu partout, de noyer les sujets dans un plat conformisme et de nous faire avaler une sauce insipide : Allez, messieurs ! »

•••

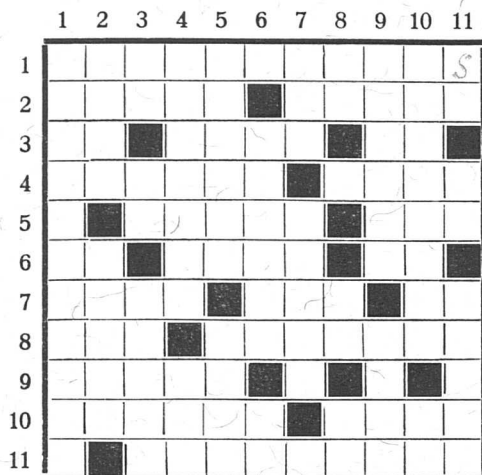
Ainsi parla le rédacteur en chef, chacun de ses collaborateurs découvrant qu'il avait raison, qu'il montrait, dans ses fonctions, beaucoup de courage et de personnalité.

Et ils n'apprirent que le lendemain matin que le conseil d'administration l'avait congédié la veille.

Pour ne pas avoir d'histoires.

André Marcel

MOIS CROISÉS



Horizontalement : 1. Fameux comédiens. — 2. Massacré par un bègue. Passé au bleu. — 3. Initiales d'un parlementaire béni des ménages en discorde. Borodine le fit chanter. En tête de certaines compositions. — 4. Son corps obéit à sa maîtresse. De droite à gauche : haut lieu. — 5. Difficiles à dénicher. Désignaient un joueur de bilboquet qui finit mal. — 6. Dans tous les états. Hauteurs fertiles. Phonétiquement : place d'armes. — 7. Perd son temps. Toujours en courant. Phonétiquement : accueillit sans aménité. — 8. Brisé n'en est que plus solide. Se bottent réciproquement. — 9. Sans emballement. — 10. Son cor ne pouvait pas être un cor anglais. Il en fut un, éternel purotin, qui fit la joie du quartier Latin, à la belle époque. — 11. Enfument le foyer.

Verticalement : 1. Rapporta certainement moins de droits d'auteur à Rossini que son « Barbier de Séville » (deux mots). — 2. Ce nom déplaisait à Blücher. Rendre imbuvable. — 3. Dans une mixture. Note. Point de mire. — 4. Ce n'est pas une étoile. Fils de Jacob. — 5. Comme la plume au vent. Quatre figures en main. — 6. Shakespeare l'inspira à deux grands compositeurs italiens. En Iran. — 7. Casse-pipes. N'encouragent guère l'industrie textile. — 8. Initiales d'un romancier populaire mort en 1857. Doublé : gavroche. Phonétiquement : incliné. — 9. Bien des illuminés y partent en voyage. Uniformise certains pelages. — 10. Ne doit pas se faire attendre. Phonétiquement : ouvrir la bouche. — 11. En Sibérie. En Asie. Ne se tient plus debout.

Solution du N° 11 (novembre 1955)

Horizontalement : 1. Sergent ; Ame. — 2. Aliéné ; Trun. — 3. Pec ; Fermes. — 4. Ecart ; Eté. — 5. Stratège. — 6. RD ; Troupe. — 7. St ; Né ; En ; Rn. — 8. Echevin ; Joc. — 9. Li ; Capote. — 10. Italia ; Rues. — 11. Ménétrier.

Verticalement : 1. Sapes ; Selim. — 2. Electricité. — 3. Ricard ; An. — 4. Ge ; Ra ; Nesle. — 5. En ; TT ; Ev ; It. — 6. Nef ; Et ; Icar. — 7. Engrena. — 8. Tr ; Eon ; Pré. — 9. Arme ; Jour. — 10. Muet ; Prote. — XI. Ensemencés.

Les USA et le Valais

Il y a deux ans, Peter Buckley, écrivain des Etats-Unis, n'en n'était pas à son premier contact avec l'Europe lorsqu'il s'est installé en Suisse, et il n'avait pas, comme tant d'autres hommes de lettres étrangers, à « découvrir » notre pays. Une maison d'édition de New York l'a chargé de décrire l'existence de jeunes garçons, en Europe. Il en est résulté deux œuvres qui ont eu un grand succès aux USA : « Cesare of Italy » et « Luis of Spain ». Le tour de la Suisse était venu.

Dûment renseigné par l'Office national suisse du tourisme et par son agence de New York, Peter Buckley s'est installé durant l'été 1954 à Evolène. Il s'est renseigné à gauche et à droite, à bonne source, et son choix s'est porté finalement sur un garçon intelligent et droit, Michel Gaspoz, âgé de douze ans, dont il a créé « Michel of Switzerland ».

Il le suit à l'alpe de Bréona, puis au chalet, pour la traite du troupeau ; il partage avec lui la tranche de pain noir et le fromage du pays et recueille les confidences du petit berger valaisan, qui est admis à visiter, une fois, le barrage où son père travaille.

Le style de Peter Buckley est plaisant et le tout est agréablement illustré. De magnifiques photographies, prises en compagnie de l'aviateur Geiger, le populaire pilote des glaciers, en renforcent l'attrait. La presse américaine, notamment le « New York Times », a consacré à cet ouvrage des appréciations flatteuses.

Oc. St.

A partir de janvier, nous organisons un

CONCOURS

original, amusant, instructif aussi, et surtout typiquement valaisan, qui aura lieu chaque mois et sera doté de

nombreux et beaux prix en nature

Retenez dès maintenant le numéro de janvier chez votre libraire, ou mieux, abonnez-vous à « Treize Etoiles » pour 1956 !



BONNE FÊTE, MONSIEUR ZÉPHIRIN !



Un mois de SPORTS

Le petit voyage de notre sélection valaisanne de lutteurs en style libre à Aigle, où elle remporta une victoire de 33 à 50 points sur l'équipe locale renforcée, a virtuellement mis fin au cycle des manifestations automnales chez nous, autres que celles du football.

Nos associations sportives n'ont cependant pas entièrement chômé pendant le mois de novembre. Certaines d'entre elles ont tenu leurs traditionnelles assemblées générales, au cours desquelles furent passées en revue leurs faits et gestes de l'année.

Il en a été ainsi pour notre Association cantonale de gymnastique, qui s'est réunie à Martigny-Ville sous la présidence de M. Rodolphe Roussy, de Chippis. Nos gymnastes ont pu se féliciter de leur activité 1955, placée sous le signe de la Fête fédérale à Zurich, où toutes les sections valaisannes furent couronnées.

L'Association de hockey sur glace, dirigée depuis belle lurette par M. Fernand Berra, de Champéry, a tenu également son assemblée d'automne, consacrée à la préparation du championnat 1955/56. Deux événements ont été tout particulièrement soulignés à cette occasion, soit la promotion du H. C. Martigny en Ligue nationale B et la construction d'une patinoire artificielle dans cette ville. L'essor du hockey en Valais se traduit par la participation de vingt et une équipes au prochain championnat suisse.

Cachottière à l'excès, notre Fédération cycliste a discuté de ses affaires à huit clos, à Monthey, mais on peut dire que l'année 1955 a été brillante pour elle comme pour ses clubs. Tour de Romandie, Tour de Suisse, championnats suisses professionnels et amateurs, etc. furent organisés à Monthey, Sion, Sierre et Martigny avec beaucoup de succès. Le Valais a été véritablement la plaque tournante du cyclisme helvétique cette année. Les dirigeants de nos associations et de leurs clubs ont donc bien mérité la reconnaissance du public sportif et du Valais touristique !

Comme nous le disons au début de ces lignes, seuls les footballeurs ont poursuivi une activité sans trêve ni relâche, favorisée par un temps idéal. Malgré cela, la situation n'a guère évolué au cours des quatre dernières semaines. Chez les « grands », Sion a perdu une mirobolante occasion de rejoindre Yverdon et Boujean en tête du groupe romand de Première ligue par suite d'une défaite aussi sensationnelle (1-6) qu'inattendue devant Monthey. La position des équipes valaisannes dans cette catégorie de jeu reste toutefois très forte, et nous pouvons espérer les voir tenir un rôle de premier plan dès le printemps prochain.

Viège continue sans défaillance son chemin vers le titre du groupe Vaud-Valais de Deuxième ligue. Son palmarès sort du banal avec dix victoires et un match nul en onze rencontres ! L'avance des joueurs haut-valaisans (six points) est bien de nature à décourager tous les poursuivants.

Dans les séries inférieures, ce sont toujours les mêmes noms qui reviennent dans les discussions : Chamoson, Leytron (qui s'est substitué à Martigny II), Salquenen, Conthey, Martigny III, etc. Trébucheront-elles au second tour ? On ne le pense généralement pas, car toutes ces équipes sont bien armées pour conduire leur équipage à bon port. En attendant de reprendre avec elles, le printemps prochain, la passionnante course aux points, nous souhaitons à tous nos fervents de la balle ronde de joyeuses vacances !

Et vive le ski, vive le hockey sur glace ! Pour l'instant, les skieurs attendent avec impatience que dame Neige recouvre les hauteurs d'une épaisse couche blanche. Car il n'est pas à la portée de chacun de partir à la conquête des glaciers de Saas-Fee, comme l'ont fait dernièrement les sélectionnés de l'équipe nationale...

Par contre, les joueurs de hockey peuvent s'en donner à cœur joie depuis quelque temps déjà. Le froid très vif de ces dernières semaines leur a permis de préparer les patinoires en plaine comme en montagne. Toutes nos équipes s'entraînent énergiquement en vue du championnat qui commencera le 18 décembre pour la Ligue nationale B, le même jour pour la série B et le 25 pour la série A.

Plusieurs de nos clubs ont fait appel à des Canadiens pour diriger leurs équipes. C'est ainsi que le H. C. Martigny a engagé le célèbre joueur George Beach, ex-Wembley Lions et Milan-Inter, tandis que Montana peut compter sur les services de Mike Mazur, et Viège sur ceux de Blackmann. Crans-sur-Sierre a confié son équipe à Connie Switzer, un autre Canadien de grande valeur. Sous la direction de ces spécialistes, les hockeyeurs valaisans ne tarderont pas à acquérir une technique sûre et la forme indispensable pour une compétition qui s'annonce très dure.

On ne saurait terminer cette chronique sans annoncer que depuis le 3 décembre, le Valais possède une magnifique patinoire artificielle. C'est au Hockey-Club Martigny, aux autorités et à la population de cette charmante ville qu'on doit une telle réalisation. Leur merveilleux effort collectif a permis d'accomplir ce miracle de construire en trois mois une piste de 30 mètres sur 60 et dotée de toutes les installations annexes nécessaires.

La nouvelle patinoire de Martigny a été inaugurée solennellement le 4 décembre, en présence des représentants de l'autorité cantonale, communale et religieuse. Deux grands matches, avec Servette-Genève et Lausanne comme sparing partners de l'équipe locale, marquèrent cet événement sportif qui fera date dans les annales du hockey valaisan tout en lui donnant un formidable élan.

Et maintenant, joyeux Noël et bonne année 1956 à tous !

F. Doumet



La péréquation financière

L'évolution économique de ce pays prend un aspect si inattendu qu'elle a favorisé l'éclosion d'une nouvelle doctrine, à peine énoncée jusqu'ici, celle de la péréquation financière.

Cette locution rébarbative, qui a la sécheresse des mathématiques et un relent d'égalitarisme, s'emploie à journées faites dans les milieux politiques du canton.

Ceux qui l'utilisent ne songent point, détrompons-nous, à la répartition égale de la richesse entre les individus. Cette idée, dans ce qu'elle avait d'excessif, a été depuis longtemps abandonnée, depuis surtout que les pays qui ont voulu passer de la théorie à la pratique ont démontré l'impossibilité de réaliser cette vue de l'esprit.

On lui a substitué les institutions sociales dont le but est de voler au secours de moins favorisés en prenant tout de même un peu « là où il y a » quelque chose.

Mais la péréquation, dont il est souvent question chez nous, touche un autre domaine : celui des communes politiques.

Il était normal d'ailleurs qu'après avoir songé à aligner, financièrement

parlant, les individus, on songeât à aligner les corporations publiques.

A première vue, rien ne paraît plus équitable et conforme à la devise nationale « Un pour tous, tous pour un ».

Le Valais invoque cette doctrine lorsqu'il s'adresse aux cantons confédérés mieux lotis et il bénéficie effectivement de son application pratique. Ainsi en est-il dans le domaine routier où des fonds importants sont réservés aux régions « économiquement faibles ».

Nous ne saurions donc renier le principe lorsqu'il s'agit d'aider des communes sans ressources alors que d'autres disposent de moyens plus substantiels.

Il reste à trouver « la manière » sans toucher à cette autonomie des communes dont nous sommes très jaloux quand bien même, avec le progrès, des subventions dans tous les domaines, l'indépendance dont nous nous réclamons est fortement battue en brèche.

Il importe surtout de découvrir une formule qui ne constitue pas un oreiller de paresse pour les communes moins bien administrées où l'initiative et l'esprit d'entreprise ont fait défaut.

Point n'est mon propos de résoudre ici le problème.

Dans le cadre de cette rubrique, je veux simplement constater que si la péréquation financière prend corps en tant que doctrine politique, c'est en raison des ressources nouvelles dont tout à coup vont bénéficier certaines communes où se captent les eaux, où s'édifient des barrages et des usines.

Les torrents impétueux, jusqu'ici causes de tourments, deviennent des biens convoités dans la mesure où leur énergie est domestiquée.

Et les communes mal dotées sous ce rapport envient celles qui, de la sorte, vont connaître l'aisance.

D'où l'idée de l'entraide à laquelle on ne songeait guère quand la misère était l'aune commune.

Idée juste si le sens social l'inspire plus que la jalousie, idée respectable si elle ne s'érige pas en panacée universelle, idée charitable s'il ne s'agit pas d'une charité à sens unique consistant à désirer recevoir sans ne vouloir rien donner.

Un bel anniversaire

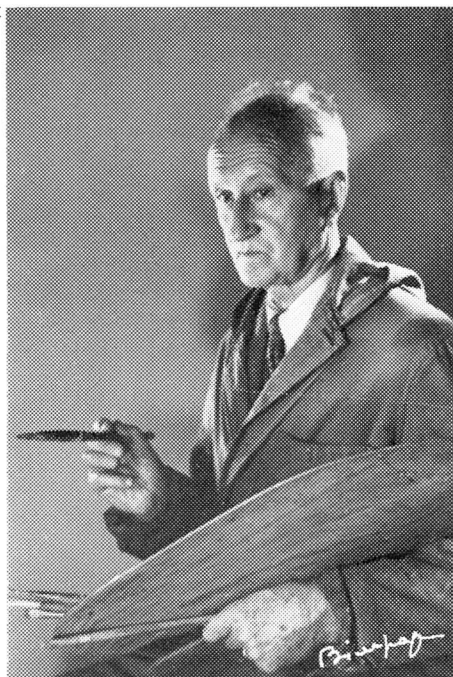
Dernièrement, les journaux romands ont annoncé que le peintre François Gos fêtait ses septante-cinq ans.

Bien connu dans tout ce Valais qu'il affectionne tendrement, le bel artiste genevois l'est encore davantage des lecteurs de « Treize Etoiles » qui, après avoir admiré son œuvre de peintre, ont encore le plaisir, depuis quelque temps déjà, de savourer son talent d'écrivain.

Fidèle disciple de son père, François Gos a été attiré par la magnificence des Alpes auxquelles il a consacré à la fois ses dons et son cœur. A la fois peintre, sculpteur, graveur et journaliste, il a dédié sa rare sensibilité à la montagne qui, suscitant son émotion, lui a inspiré des œuvres diverses que l'on découvre partout, chez nous comme ailleurs, avec l'admiration que suscite un poète de la grandeur.

Après tant d'amis que son génie, sa simplicité aussi, lui ont faits, nous sommes heureux de présenter nos compliments et notre reconnaissance pour sa fidèle collaboration à ce noble artiste qui a su demeurer jeune au point de chercher encore à se renouveler et à évoluer de jour en jour.

G.



ALPINISME *et lectures d'enfants*

Personnellement, j'ai l'alpinisme en horreur, mais je remarque tous les étés combien les jeunes garçons, entre autres mes fils, ont de goût pour ce genre d'exercice. Il n'est pas de roche un peu pointue rencontrée au cours de nos promenades qu'ils ne tentent d'escalader. L'une d'elle se trouve au-dessus d'un torrent et à chaque retour de pique-nique je devais subir le supplice de les voir s'élancer, imités par leur petite sœur qui ne se montre pas moins acharnée. Je ne leur interdisais pas ce jeu, pensant qu'il était utile et les rendrait adroits, mais de la voix je leur conseillais la prudence. Parfois, je les aidais d'un geste et, pour la descente, je rattrapais au vol la petite dont le visage prenait des lueurs d'aurore.

Naturellement, tous ces enfants parlent de cordes, de piolets, d'équipées héroïques, et je ne me réjouis guère du jour où je les verrai attaquer réellement les sommets.

En attendant, mettons-leur dans les mains et sous les yeux le dernier livre d'Alexis Peiry, illustré par Suzy Pilet, « Amadou alpiniste », où ils trouveront de quoi

rêver à leur passion et beaucoup de bonnes choses à apprendre : le dévouement, le courage, la volonté et même les simples termes techniques essentiels de l'alpinisme.

La photographie en couleurs de la couverture leur procurera déjà un choc. Un grand paysage de montagnes bleues s'ouvre devant nous, que l'on domine de très haut. Il est vaste, il s'étend à l'infini, prolongé par un ciel où se fondent les nuages. Au premier plan, à droite, sur une paroi verticale heurtée par le soleil, Amadou encordé à double fait une vertigineuse descente en rappel.

Sur la seconde image, regardez-le comme il attaque résolument la montagne ! Sa chevelure, encore plus expressive que son visage, tour à tour agressive, triomphante, ventée, trahit ses moindres sentiments. Nous admirons son attirail, son sac de montagne, ses doubles bas de laine à côtes et ses souliers précis. Il a une façon de nouer un foulard dans l'encolure de sa chemise Robespierre ou sa ceinture autour des hanches qui est d'un chic !

Comme il aime l'aventure, il a besoin de sagesse. Je trouve d'ailleurs qu'il en possède déjà beaucoup. C'est même, avec la volonté et son amour filial, une de ses meilleures qualités.

Alexis Peiry écrit avec une sensibilité et une sagesse poignantes. Il existe dans toute la série des « Amadou » un intense lien affectif entre l'enfant et le père ou, dans le dernier livre, entre l'enfant et un adulte qui tient lieu ici de père. C'est l'homme encore informe et l'homme terminé. C'est le chaos du premier monde et Dieu. L'amour entre l'être à devenir et l'être fait, l'un donnant à l'autre ce qui lui manque encore ou ce qu'il n'a plus, me paraît le thème essentiel de l'art de Peiry.

Voici quelques échantillons du texte : « Je ferai signe le premier. Il tourna son miroir contre le soleil, calcula l'angle d'incidence et réfléchit le rayon vers la Roche-Percée, faisant osciller légèrement la glace. Soudain, il perçut un éclair, non pas au sommet, mais un peu plus bas. La clarté reparut bientôt, cette fois-ci immobile comme un feu. Le cœur d'Amadou se mit à battre très vite et ses mains tremblèrent d'émotion, si bien qu'Hyacinthe Bessière vit miroiter dans la plaine une étoile émue et frissonnante. O merveille de la lumière ! toi qui, plus rapide et plus fidèle que la voix, franchis des lieues en un clin d'œil et réconfortas cet homme seul au-dessus de l'abîme, lui apportant l'amitié tremblante d'un petit enfant ! »





(Photos Suzi Pilet, Lausanne)

A son tour, Amadou gravit la montagne en souvenir de son ami disparu : « Dès lors, Amadou dut s'aider de ses mains. Son piolet l'embarassait. Il ne savait pas encore que durant l'escalade l'alpiniste le met dans son sac. Pour atteindre la pointe de ce promontoire, l'enfant fut tenté de marcher à quatre pattes. Il se reprit : « Un alpiniste se tient debout », résolut-il. Il se redressa et s'avança fermement jusqu'à l'extrême bord de la crête rocheuse tout juste assez large pour ses deux pieds. Sauf du côté de l'étroite arête qu'il avait gravie, le vide l'entourait de toute part. Amadou regarda calmement autour de lui sans sourciller. Il s'en réjouit. Il pouvait maintenant affronter la vraie montagne : il n'avait pas eu le vertige ! Il redescendit sans peine, se sentant le pied ferme et la tête solide. Copain (le chien) n'avait pas bougé. »

Et nous poursuivont l'apprentissage : « L'après-midi, Amadou revint au même endroit. Il y découvrit d'autres rochers qui se prêtaient à merveille aux exercices les plus variés. Il apprit à grimper avec prudence et souplesse. Il devait avoir l'instinct de l'alpinisme car, sans le savoir, il observa dès ses premiers essais les lois

fondamentales de l'escalade. Il savait chercher ses prises et s'assurer de leur solidité avant de s'y confier. Jamais il ne commettait l'imprudence d'en quitter une avant d'avoir trouvé la suivante. Il ne déplaçait qu'un seul membre à la fois, de manière à avoir toujours trois points d'appui : les deux pieds et une main ou les deux mains et un pied. Contrairement à la plupart des débutants, il se rendit compte qu'au lieu de grimper en se collant au rocher, il faut en éloigner courageusement son corps pour mieux voir où l'on va et pour donner aux pieds une meilleure assise. Amadou s'exerça aussi à descendre de la façon la plus sûre, tantôt face au rocher, tantôt de côté, tantôt face au vide. »

Quant à l'art de Suzi Pilet, on peut l'appeler magique, car elle insuffle une âme et une vie extraordinaire à une poupée de laine et de lin. Elle l'entoure, grâce à ses dons du raccourci et de la perspective, d'un décor de rocs impressionnants où la valeur des gris, des blancs fumés et des noirs doux s'orchestrent admirablement et qui nous transportent d'emblée au sommet des plus hautes montagnes.

Les enfants qu'elle comprend si bien écrivent à Suzi Pilet. Je vous donne ici la copie d'une lettre d'écolière, choisie parmi bien d'autres, toutes aussi enthousiastes :

« Chère madame, Merci beaucoup pour tout ce que vous nous donnez. Je suis très contente c'est si joli. J'aime amadou en carrousel sur les chevaux c'est très joli ces histoires, on a déjà lu amadou qui part avec les ballons ; il nous fait rire ce petit. La maîtresse nous lit chaque samedi. Et je vous écris pour vous remercier. La maîtresse affiche au mure : ces très bien vous avez donné une image qui nous a fait très plaisir. Merci beaucoup, Madame Pilet. » Signe Edwige L. Et il y avait encore, dessinée au bas de la lettre, une belle rose, avec ces mots : « Qu'elle vous porte bonheur. »

Je connais bien des écolières et des écoliers valaisans qui retrouveront avec joie dans « Amadou alpiniste » leurs ascensions de l'été dernier, l'attrait de l'altitude, du danger. Il fera s'épanouir en eux ce besoin d'héroïsme et de dévouement qui vibre au fond de chaque être vraiment jeune.

S. Corinna Bille

LES VALAISANS DE BERNE

en fête

Après le Cercle valaisan de Bâle (le 7 mai) et celui de Lucerne (le 9 novembre) c'était au tour du Cercle valaisan de Berne de fêter, le 19 novembre, son vingt-cinquième anniversaire.

A l'occasion de cette belle manifestation, le sympathique président, M. Roger Duroux, souhaita la bienvenue à chacun et fit un exposé sur la vie de la société, soulignant entre autre que « le Valaisan n'est pas seulement riche des valeurs de sa terre, il l'est aussi de son âme, de son âme chrétienne et paysanne ; ce fait explique que nulle autre terre ne peut avoir effectivement prise sur le cœur du Valaisan exilé ». Il termina en rendant hommage à M. Francis Guéron, l'un des pionniers de la première heure.

Puis M. Marcel Gross, conseiller d'Etat, apporta les vœux du gouvernement et du peuple valaisans. Il dit

combien les sociétés valaisannes de Suisse sont vivantes et font honneur à notre canton et il formula le vœu que les Valaisans « exilés » s'efforcent de faire encore mieux connaître et apprécier les produits de notre sol.

A son tour, M. le Dr Bauder, vice-président du Conseil d'Etat bernois, dit le plaisir qu'il avait d'exprimer, au nom des autorités bernoises, ses félicitations et son salut confraternel.

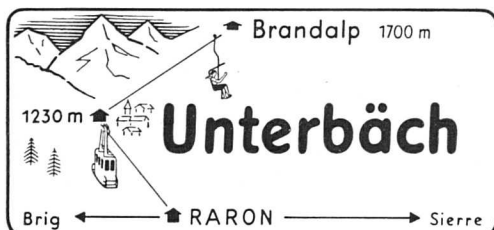
De nombreux invités prirent encore la parole : MM. Haenni, représentant de l'Association des sociétés romandes de Berne (qui groupe quinze sociétés), Jean Constantin, président de la Société valaisanne de Lausanne, Clovis Fosserat, président de la Fédération des sociétés valaisannes de Genève,

René Zenklusen, président du Club valaisan de Lausanne, Boniface Zuber, président de la « Valaisanne romande » de Bienne, et Victor Zummermann, président du Cercle valaisan de Zurich. Tous ces orateurs remirent au président du cercle de splendides channes et plateaux.

En intermède et à la fin de la partie officielle, les participants eurent le grand plaisir d'applaudir les productions de la Chanson du Rhône qui, sous l'experte direction de son chef, le talentueux compositeur Jean Dætwyler, conquiert de nouveaux lauriers par ses productions impeccables.

Un bal animé termina cette grande fête, après que tous les participants eussent chanté en chœur « Notre Valais », dans l'enthousiasme général.

Jean Zmilacher.



La revue

TREIZE ETOILES

a été composée, imprimée, reliée et expédiée par

L'IMPRIMERIE PILLET A MARTIGNY

Avenue de la Gare Téléphone 026 / 6 10 52

le 17 décembre à la
Loterie Romande
le plus petit lot sera de

Fr. 12.-

2 GROS LOTS

100.000

50.000

18.812 autres lots



Passez l'hiver à

Pierre

Le pays du soleil (540 m.)

Centre touristique et d'excursions où vous trouverez *confort, repos* et bons hôtels.

Tout près des champs de neige

Confection Chemiserie Chapellerie



La maison de confiance établie à Sion depuis plus de cent ans

QUALITÉ DE NOS PRÉDÉCESSEURS

ENCORE PLUS AVANTAGÉ

TISSUS SÉLECTIONNÉS

CHOIX CONSIDÉRABLE

COUPE IRREPROCHABLE

RETOUCHES GRATUITES

A L'INNOVATION S
Succ. de Ducrey frères Martigny

Voulez-vous être habillé en homme élégant ?
Avez-vous des désirs spéciaux ?

Alors adoptez

INOMETRIC

le complet que nous confectionnerons pour vous à un prix de série

Sur neige ou sur glace
Dans le soleil ou la bourrasque
Le vrai sportif se reconnaît à son équipement...

Pour autant, bien sûr, qu'il ait fait ses achats
Auprès de nos rayons spécialisés

75
rayons
à votre
service

GRANDS MAGASINS
à l'Innovation S.A.
MARTIGNY
PRIX • QUALITÉ • CHOIX • SERVICES



Le savoureux cigare valaisan...

Bruchez S.4.

MARTIGNY

**ELECTRICIEN
SPÉCIALISÉ**

LA MAISON DE CONFIANCE

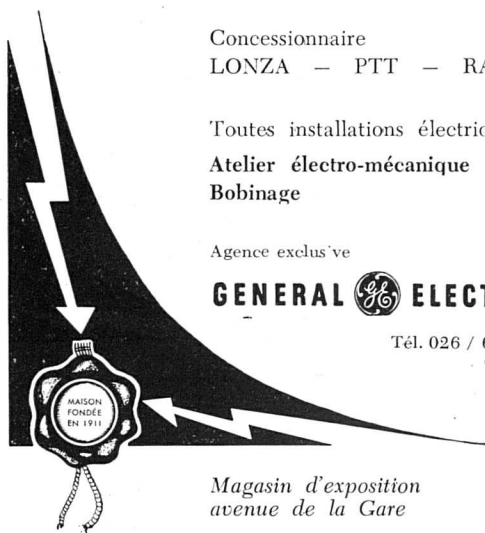
Concessionnaire
LONZA — PTT — RADIO

Toutes installations électriques
Atelier électro-mécanique
Bobinage

Agence exclus've

GENERAL  ELECTRIC

Tél. 026 / 6 11 71
6 17 72



*Magasin d'exposition
avenue de la Gare*

BANQUE POPULAIRE DE MARTIGNY

Téléphone 026 / 612 75
Chèques postaux ll c 1000



Crédits commerciaux
Crédits de construction
Prêts hypothécaires et sous toutes
autres formes
Dépôts à vue ou à terme en
compte courant
Carnets d'épargne
Obligations à 3 et 5 ans
Gérance de titres

Capital et réserves: Fr. 2 000 000,-

POUR TOUS VOS ACHATS



MONTHEY ★ MARTIGNY ★ SAXON ★ SION ★ SIERRE ★ VIÈGE

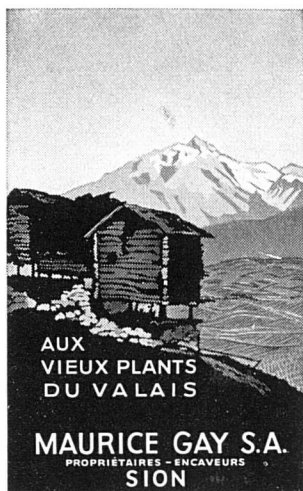
DEPUIS PLUS DE 20 ANS AU SERVICE DE LA CLIENTÈLE VALAISANNE

* Service à domicile gratuit par camion dans tout le canton *



LE PAYS DU VIN

où le soleil danse dans les verres...



Médaille d'Or
Lucerne 1954

GRANDS VINS DE SION

Fendant „La Guérite“
Johannisberg „Tourbillon“
Ermitage
Dôle „Les Mazots“

et

*toute la gamme des vins fins
du Valais*

en bouteilles et demi-bouteilles



Buvez bien... Buvez bon...



Demandez nos

**Riverettes
Trémazières
Ravanay**

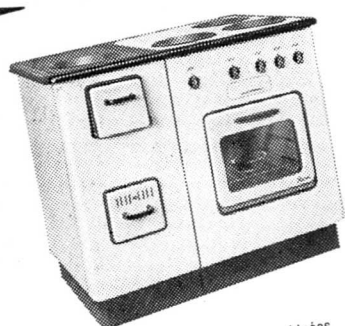
ainsi que nos
grands rouges

**Dôle
Pinot noir**

et nos
spécialités

**Johannisberg
Amigne
Arvine
Ermitage
Malvoisie
Humagne**





Guisinières électriques et combinées
pour hôtels, restaurants et particuliers

Installation complète d'ensembles
de cuisine, avec frigo et armoire

En vente chez

Fefferlé & Cie
SION T. 21021

*Une bonne adresse pour vos
opérations financières...*

La Banque Populaire de Sierre

Grande Avenue

FONDÉE EN 1912

AGENCE A MONTANA

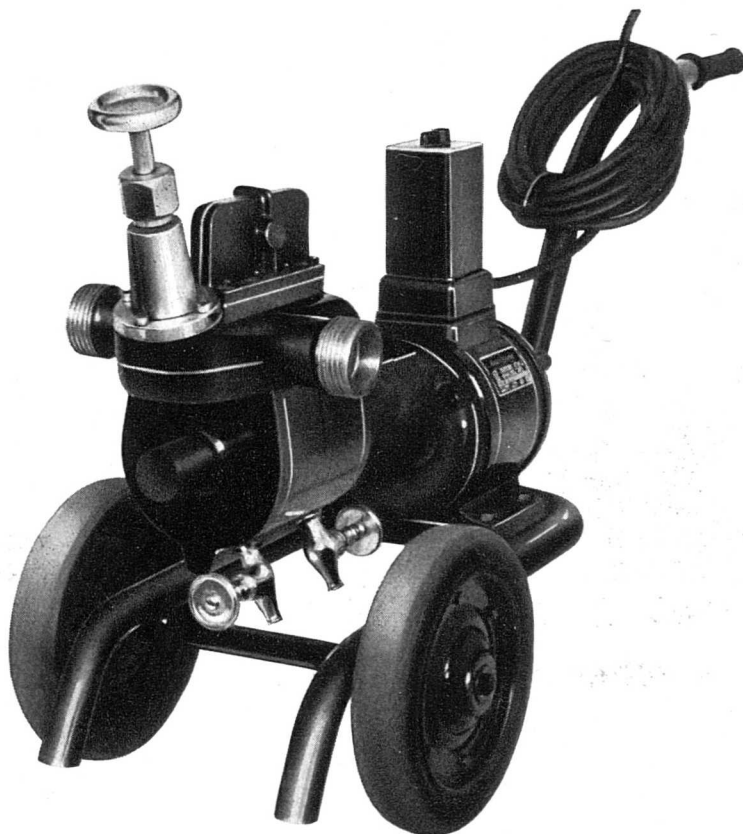
Capital et réserves : Fr. 2.200.000, -

Prêts - Dépôts - Escompte
Encaissements - Souscriptions
Opérations de bourse
Location de safes
Change - Billets de voyage

E. Friederich & Fils Morges

Agence pour le Valais :
ALFRED KRAMER, SION

Tous les articles de cave
robinetterie
pompes
tuyaux



Les Usines Ford vous présentent
la gamme de leurs voitures



TAUNUS	6 CV.
TAUNUS	8 CV.
CONSUL	8 CV.
VEDETTE	11 CV.
ZEPHYR	12 CV.
CUSTOMLINE	18-20 CV.
MERCURY	21 CV.
LINCOLN	25 CV.

Demandez une démonstration

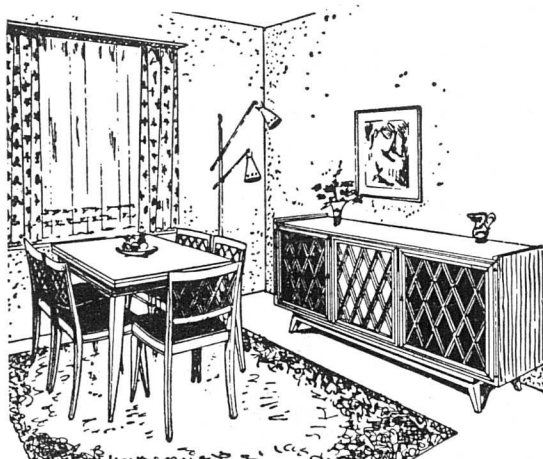
DISTRIBUTEUR POUR LE VALAIS:

GARAGE VALAISAN * SION

Kaspar Frères

Téléphone 027 / 2 12 71

Des meubles de goût qui agrémenteront
votre intérieur



Reichenbach & C^{ie} S.A.

Fabrique de meubles

Sion

Magasins à l'avenue de la Gare

Skieurs !

Pensez à la mise en état de vos

vestes et pantalons de ski

par un nettoyage à sec et une imperméabilisation garantie

Adressez-vous immédiatement à la



SION Tél. 2 14 64

Magasins de réception :

Sion :	Grand-Pont	Téléphone	2 12 25
»	Elysée	»	2 14 71
Sierre :	Grand-Rue	»	5 15 50
Monthey :	Rue du Commerce	»	4 25 27
Martigny :	Rue du Simplon	»	6 15 26

Expéditions postales rapides partout



MARTIGNY

centre d'affaires

La prospérité de Martigny témoigne de son intense activité artisanale et commerciale !

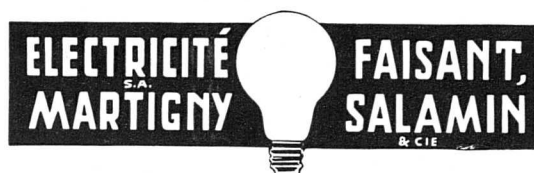


Fromagerie valaisanne

MARTIGNY-VILLE Place Centrale

Comestibles, légumes, charcuterie, fruits
Prix spéciaux pour hôtels

R. RUCHET * Téléphone 026 / 6 16 48



Les articles BALLY pour le travail et pour la ville

Chaussures **Modernes**
MARTIGNY

Pour le chic et l'élégance

toujours chez *Marie France*
MARTIGNY Place Centrale

BANQUE DE MARTIGNY

CLOSUIT & Cie S.A.

Fondée en 1871

Toutes opérations de banque

Transmissions de *fleurs*
partout par FLEUROP

La maison qui sait fleurir...

JEAN LEEMANN, fleuriste
Martigny téléphone 6 13 17
Sion téléphone 2 11 85
Saint-Maurice



Deux commerces, une qualité !



BERNINA *Record*

► Un record en qualité et capacité

R. WARIDEL - MARTIGNY Av. Gd-St-Bernard, Tél. 026 / 6 19 20

Une réputation à soutenir !

Cartes postales

ÉDITION DARBELLAY
MARTIGNY

Alimentation générale
POPPI-FAVRE MARTIGNY

Téléphone 026 / 6 13 07

Comestibles Primeurs

PRIX SPÉCIAUX POUR HOTELS ET RESTAURANTS





Montana

V E R M A L A

1500 - 1700 m.

Accès facile à une demi-heure de Sierre (ligne du Simplon), par les services de la

COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER ET D'AUTOBUS S. M. C.

Pour des vacances

dans un cadre merveilleux, Montana, rêve des skieurs, est la station la plus ensoleillée de Suisse. Vue magnifique — Skilift — Téléferique — Ecole suisse de ski — Nombreuses pistes — Bars — Dancings
Patinoire de 4000 m²

HOTELS	Lits	Propriétaires	PENSIONS	Lits	Propriétaires
Victoria	80	J. Seeberger	La Prairie	14	Madame S. Soldati
Grand Hôtel du Parc	70	Fr. Bonvin	Gentiana	13	Mme M. Gertsch
Saint-Georges et des Alpes	40	W. Fischer-Lauber	Les Asters	12	Alfred Rey
Jeanne d'Arc	30	A. Herreng-Meyer	Chantecler	12	M. Guenat
Chalet du Lac	23	P. Fischer	La Clairière	12	Joseph Tapparel
Beau-Soleil et Vignettes	20	E. Glettig-Mounir	Monte Sano	12	C. Cottini
Bellavista	20	R. Bonvin-Trollet	Weishorn	12	Mlle H. Benetti
Clovelly	20	P. Ferrand	Pension Poste, Bluche	10	R. Clivaz
Mirabeau	20	Henri Perrin	de la Gare Bluche	8	Mme I. Berclaz
Primavera	16	E. Mégevand	Solalp	5	Mme Sambuc
Regina	16	Auguste Perrin	Farinet-Bar	—	M. Barras
Mont-Paisible	15	E. Berclaz			

Tous renseignements par l'Office du Tourisme de Montana, téléphone 027 / 5 21 79



*Du convive assoupi
viens éveiller la joie...*

Que serait donc une fête sans vin, sans ce breuvage merveilleux, «plein de lumière et de fraternité»? Si on me confie le soin de choisir, c'est un Fendant que je préfère: il est franc, droit, comme la véritable amitié. Chaleureux à l'image du pays qui l'a

produit, il est doré de soleil comme lui. On dit qu'il a «de l'amour» et son ardeur n'exclut pas une certaine douceur, teintée de tendresse. C'est un vin d'hommes, mais qui sait plaire aux femmes aussi, et qui vous met de la poésie au cœur.

Fendant

le plus ensoleillé des vins suisses